OEUVRES COMPLÈTES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENÈVE. TOME...

Jean-Jacques Rousseau



OEUVRES
COMPLÈTES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-HUITIÈME.

PIÈCES DIVERSES. TOME QUATRIEME.

Ex libris Adolfo Levi 1.8.6

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

PIÈCES DIVERSES. TOME QUATRIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *sur cette Question proposée par la même Académie :* Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs (*a*).

L'AUTEUR du Discours académique, qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon et au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample qu'il avait projetté, et depuis supprimé.

On espere que le Lecteur y trouveroit des éclaircissemens et des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions et de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un discours académique limité à un court espace. Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, et ce seroit d'ailleurs paroître se défier trop des lumieres et de l'équité de ses juges.

(*a*) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, et M. Rousseau y répondit par une lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'auteur du Mercure, et qui parut dans le deuxieme volume de Juin de cette année. Cette lettre de M. Rousseau se trouve à la page 63 du troisieme volume des Mélanges.

C'est ce que des personnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hérissés de difficultés et peut-être de mauvaise humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance, par le faux savoir ou le jargon scholastique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'auteur préfere la rusticité à la politesse, et qu'il fait main-basse sur tous les Savans et les Artistes. Il auroit dû, disent-ils, encore marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de la décadence, et en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce temps-là avec les nôtres. Sans cela, nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au temps des Apôtres.

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent. Les raisons en sont connues.

Enfin, voici ce qu'on objecte. Quelle conclusion pratique peut-on tirer de la these que l'auteur soutient? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance sur le préjudice du trop grand nombre de Savans, et principalement de Poëtes, Peintres et Musiciens, comme au contraire sur le trop petit nombre de Laboureurs; c'est, dis-je,

ce qu'on lui accordera sans peine : mais quel usage en tirera-t-on ? comment remédier à ce désordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers ? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs sujets par rapport aux professions auxquelles ils se destinent ? Et quant au luxe, les lois somptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond ; l'auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là-dessus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs, c'est de savoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de simples particuliers ; et c'est en effet le point important, puisque si l'on pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, et sans comparaison plus solide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puissances.

Voilà une vaste carriere ouverte au talent de l'Auteur, et puisque la presse roule et roulera vraisemblablement (quoi qu'il en puisse dire), et toujours plus au service du frivole et de pis encore qu'à celui de la vérité, n'est-il pas juste que chacun qui a de meilleures vues et le talent requis, concoure de sa part à y mettre tout le contrepoids dont il est capable ?

Il est d'ailleurs des cas où l'on est plus comptable au public d'un second écrit,

qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de lecteurs à qui l'on puisse appliquer ce proverbe : *A bon entendeur, demi-mot.* On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, et il importe d'ôter toute prise à la chicane.

Il est aussi bien des lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent des discours académiques; et l'auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera sans doute, libéré qu'il sera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un discours en réfutation de celui de l'auteur. Il y fera sans doute entrer un article contre la suppression totale de l'imprimerie que bien des gens ont trouvé extrêmement outré.

OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER,

Sur la Lettre de M. Rousseau à M. Grimm, &c.

M. Rousseau trouve que j'ai tort, et qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serois-je trompé, en croyant que c'est aux vrais philosophes, et non à mon adversaire, que je dois m'en rapporter?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il seroit obligé de me combattre, meme dans les choses que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penser comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rousseau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'est pas aisé de me défaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les auteurs qui font honneur à la République des lettres, et de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est difficile d'oublier les logiques qu'on a lues, de se faire une nouvelle maniere de juger, et de croire que M. Rousseau est plus éclairé, pense mieux que les Universités et les Académies.

Si je disois, par exemple, d'après cet

Orateur : *que s'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qni se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Verulams, des Descartes et Newtons, et à les dévancer;* on me feroit bien des questions auxquelles je ne pourrois répondre sensément, si je n'avois pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses répliques. Il n'y aura donc plus, me dira-t-on, de Théologiens, d'Avocats, d'Architectes, de Medécins, &c? Non, répondrois-je, *les Sauvages sont des hommes, et ils s'en passent bien.* Eh quoi! voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donnent l'exclusion à la vertu?* Je pourrois faire plusieurs réponses semblables que me fourniroit M. Rousseau; mais si l'on me faisoit des objections qu'il n'avoit pas prévues, je serois fort embarrassé. Je tâcherois, il est vrai, de me tirer d'affaire, comme il fait. Je me contredirois souvent, afin de me ménager des moyens de défense. Ceux qui aimeroient assez le bien public pour oser m'attaquer, je leur répondrois avec une politesse semblable à celle des Huns ou des Illinois. Je changerois tellement le sens de leurs réponses, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en imposerois par ce moyen à tous ceux qui seroient assez sots pour être les

dupes de mon éloquence, assez paresseux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour suivre les traces de M. Rousseau; nos sentimens sont trop opposés. Je ne pourrois jamais me résoudre à dire aux princes : aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à cause que les sciences, les lettres et les arts étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les peuples sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, et leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les peuples et mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu-à-peu du sentiment des gens de lettres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, et qu'il continue de répondre en disant qu'il ne répond pas, il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il emploie tout l'art possible pour contenter la plupart de ses lecteurs. Quel que soit votre sentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances et d'étendre ses lumieres, vous pensez comme M. Rousseau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoissances, c'est perdre son temps? M. Rousseau pense

tout comme vous. Selon lui, la science est un remede excellent pour les maladies de l'ame; et selon lui, c'est un poison qui corrompt les mœurs. Il convient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts et des Sciences, et il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eût été à désirer qu'on se fût livré aux sciences avec moins d'ardeur, et qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde, M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis de M. Rousseau. Assurez-vous qu'il faut retrancher les sciences, parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la société? c'est-là du Rousseau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les bibliotheques et détruire les Universités et les Académies; et ce sont-là les propres termes de M. Rousseau. On ne finiroit point si l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas; on voit cependant que j'ai pris son discours dans le même sens que l'Académie de Dijon, les journalistes et les auteurs qui l'ont attaqué. Il seroit fort plaisant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont personne n'a la clef, et qu'il eût oublié dans son porte-feuille les véritables preuves de la proposition qu'il

vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point saisi l'état de la question : voilà un bon moyen pour donner le change aux lecteurs. Montrer que ses raisonnemens sont des sophismes, c'est la seule question dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raissonnémens de M. Rousseau sont défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétablissement des sciences a contribué à épurer les mœurs; j'aurois établi la proposition par des faits, et développé la maniere dont elles influent sur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité et l'éloquence dont elle est susceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar est le génie qui dirige celle de M. Rousseau. On ne peut voir, sans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de son discours, défiguré par les excès où l'emporte son zèle, pour ne pas dire sa fureur de se distinguer. C'est George Fox qui prêche, que c'est un très grand péché de porter des boutons et des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point saisi son sentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans.* Je crois que cette observation porte contre le sentiment de M. Rousseau; car en supposant même que les peuples ignorans ne sont pas plus cor-

rompus que s'ils étoient éclairés, il est évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes causes que ceux des nations ignorantes, il n'y a aucune nécessité de les rejeter sur la culture des Sciences et des Lettres. Lorsqu'un effet peut avoir plusieurs causes, on ne peut, avec raison, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'est ce que M. Rousseau n'a point fait, et n'auroit pu faire dans la supposition que les Sciences pourroient être une des causes de la dépravation des mœurs. Ce raisonnement est fondé sur les regles de la logique; mais cette science est trop fertile en mauvaises choses, selon lui, pour qu'il daigne faire attention à ces préceptes.

J'avois dit, en rapportant son sentiment: „ Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? „ C'est qu'on cultive les Belles-Lettres, „ les Sciences et les Arts. „ Il répond, *pour cela précisément*. Il donne donc l'exclusion aux causes connues. Donc si l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices; quoiqu'il soit certain par l'Histoire, qu'on en avoit pour le moins autant dans les siecles d'ignorance, que dans celui où nous sommes.

M. Rousseau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverses causes de corruption dans les autres parties du Monde, et qu'il nous accorde le privilége de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences et les Arts. Voilà un phénoméne que personne n'avoit remarqué avant lui.

Il est peut-être aussi le seul qui ait la gloire d'avoir dit : *La Science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme : il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage..... on en abuse beaucoup, on en abuse toujours.*

Voilà des Oracles plus clairs et aussi respectables que ceux de Delphes, de Dodone et de Trophonius. En vérité, je suis tenté de croire que M. Rousseau a raison. Les Mémoires de Messieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'Ouvrages particuliers sur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne sont point faites pour l'homme, qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et qu'il en abuse toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Histoire, de Philosophie, &c. ne sont bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne sont pas si clairs; et j'avoue que, si entendre un Auteur signifie appercevoir le rapport de toutes les choses qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rousseau. Si les Sciences sont vaines dans leur objet, si ce sont des occupations oiseuses, comme il l'assure, pourquoi dit-il qu'elles conviennent à quelques grands génies? *Pour bien user de la science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quel-*

ques ames privilégiées. Une ame privilégiée se livrera-t-elle à des occupations frivoles? Il faut plusieurs siecles pour trouver des Auteurs qui puissent dévancer les Descartes et les Newtons; je consens même que chaque siecle en produise une douzaine; à quoi serviront les efforts de ces grands génies, puisque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs Ouvrages? D'ailleurs, comment saura-t-on si un homme a la force de marcher seul sur les traces des Descartes et des Newtons, et comment le saura-t-il lui-même, si l'on n'a point cultivé son esprit? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que M. Rousseau m'accuse de ne pas l'entendre.

Il dit que je lui prescris les Auteurs qu'il peut citer, et que je récuse ceux qui déposent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, sur le témoignage de quelques Auteurs: j'en cite d'autres aussi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine, pour imiter M. Rousseau, et lui faire sentir que des faits tout au moins problématiques, ne sauroient lui servir de preuves. Il y a plus: la certitude même de ces faits ne l'autoriseroit pas à conclure que la culture des Sciences

déprave les mœurs? j'en ai dit la raison dans la Critique. Si l'Orateur n'est pas heureux dans les conséquences qu'il tire des faits posés pour principes, c'est, sans doute, la faute des faits et non pas la sienne; pourquoi ne renferment-ils pas les conclusions qu'il en veut déduire?

Il me reproche de m'être contenté dans la seconde partie de mon Discours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil sur ce qu'il appelle ses preuves. Après avoir assigné une fausse origine aux Sciences et aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'est avec la même force de raisonnement qu'il prouve que les Sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent. Pour montrer qu'elles sont dangereuses par les effets qu'elles produisent, il dit que *la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la Société.* C'est supposer que les Sciences lui sont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles se perfectionnent, le courage s'énerve; et il loue la bravoure des François. Il souhaiteroit que nos Troupes eussent plus de force et de vigueur; je le souhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à supporter la rigueur des saisons, sans que les Belles-Lettres, les Sciences et les Arts en souffrent aucunement. *Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales;*

en voici la preuve, *c'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rousseau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire simplement non, par-tout où il a dit oui; en sorte que lorsqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'est comme s'il disoit : je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous ayez fait à mon Discours les réponses les plus simples et les seules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Fausse supposition. On sait que les Sciences et les Arts ne sont pas inutiles. Il n'y a pas jusqu'au Discours de M. Rousseau qui n'ait son dégré d'utilité, puisqu'il fait sentir combien il est important d'enseigner l'art de penser. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le dessein de l'Auteur, et qu'il a voulu nous donner des instructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans sur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le pays et le métier de Carnéade. Quelle nécessité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philosophe? Ne devois-je pas aussi rapporter ce qu'en disent Cicéron, Pline, Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque, etc.?

J'ai appellé Carnéade, un des Chefs de la troisième Académie, et on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Discours de M. Rousseau, si montrer qu'il se trompe, c'est lui susciter des ennemis? Tout le mal que je lui souhaite, c'est qu'il pense comme nos Académies.

J'avois dit: „ les victoires que les Athé„ niens remporterent sur les Perses et sur „ les Lacédémoniens mêmes, font voir „ que les Arts peuvent s'associer avec la „ vertu militaire. „ *Je demande*, dit M. Rousseau, *si ce n'est pas là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxes, et pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnese.* Je demande à mon tour, si l'on peut, sans s'inscrire en faux contre l'Histoire, penser que les Athéniens ayent eu moins de valeur et remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on savoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejeter les faits historiques les mieux constatés, lorsqu'ils sont contraires à son opinion? Seroit-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune chose où il trouve que j'aye raison.

J'ai dit, en parlant des Athéniens: „ leur „ gouvernement devenu vénal sous Péri„ clès, prend une nouvelle face; l'amour „ du plaisir étouffe leur bravoure, les „ fonctions les plus honorables sont avi„ lies, l'impunité multiplie les mauvais

„ Citoyens, les fonds destinés à la guerre „ sont employés à nourrir la mollesse et „ l'oisiveté : toutes ces causes de corrup- „ tion, quel rapport ont-elles aux Scien- „ ces? „ M. Rousseau veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes causes particulieres peuvent avoir une cause premiere et générale, et que sous cet aspect on peut les appeller effets; mais il n'y a nulle raison de croire que la culture des Sciences est cette premiere cause, puisque toutes celles que je viens de rapporter subsistent dans plusieurs pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs cette premiere cause est connue. Périclès fit des changemens qui introduisirent le relâchement et le désordre. M. Rousseau connoit sans doute ce fait, et il ne laisse pas de dire: *M. Gautier feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, et ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs.* M. Rousseau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le peuple; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivoient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui faisoient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon,

Platon, qui connoissoit parfaitement le gouvernement et les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, et que cette liberté excessive avoit sa source dans la sûreté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réflexion, en disant que leur courage ne survécut pas à Epaminondas. „ Délivrés „ d'un rival qui tenoit leur émulation „ éveillée, ils tomberent dans une indo- „ lence léthargique. Le fond des arme- „ mens de terre se consume aussitôt en „ jeux et fêtes. La paye du soldat et du „ matelot se distribue au Citoyen oisif. „ La vie douce et délicieuse amollit les „ cœurs, etc. „

En tout cela il n'est pas question d'Orateurs. On sait bien que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la société des gens de Lettres qui travaillent à l'Histoire universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez si Messieurs Tourreil, Bossuet, Rollin, Lenglet, Mably et autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (*).

(*) M. Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre Bossuet : „ Ce que fit la „ philosophie pour conserver l'état de la Grece n'est

Les défauts, les vices que les gens des Lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. Jourdain! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la danse; et selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la gazette d'Utrecht une pompeuse exposition de la réfutation de son Discours, etc. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon discours plus solide que le sien? Si je voyois dans la gazette un éloge de son ouvrage, je ne l'accuserois pas de l'y avoir fait insérer; je me contenterois de penser que ceux qui loueroient la justesse de ses raisonnemens ont l'esprit faux.

Il n'est pas vrai, selon M. Gautier, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal intérêt. Je n'ai pas parlé du

„ pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus „ il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes raisons „ les regles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, „ Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. „ Les Poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de „ tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils „ ne les divertissoient. " (*Note de l'auteur des Observations.*)

principal intérêt de l'Histoire. C'est avec l'Auteur de la gazette que M. Rousseau doit entrer en lice. J'admire l'adresse qu'il a de déterrer dans une gazette une réponse qui n'est pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs. Ma réponse, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été mise dans un beau jour par deux Auteurs (*) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit: *A quoi serviroit la jurisprudence sans les injustices des hommes?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. M. Rousseau reconnoit cette vérité: or dès que les loix sont nécessaires, il faut qu'on en ait la connoissance; la jurisprudence est donc nécessaire. On demande pourtant si je la confonds avec les loix. Supposons qu'il n'y ait que des hommes justes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes espèces, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la nation &c.? Ces loix, nécessairement nombreuses pour un grand peuple, seront, outre cela, susceptibles de plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances: l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques

(*) L'un a composé un très beau discours, qu'on trouve dans le Mercure de décembre; l'autre est M. Fréron, qui se fait tant d'honneur par ses ouvrages.

citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes, ni avocats. Ils avoient des magistrats et des procédures juridiques. On range sous la onzième table des loix de Lycurgue celles qui concernent les cours de justice ; et puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais supposons les choses telles que les rapporte M. Rousseau : des institutions qui conviennent à une petite société de soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand État? je m'en rapporte là-dessus à sa politique. Mais j'ai de très bonnes raisons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs sur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raisonnemens faux ou ridicules que M. Rousseau a la bonté de me prêter, pour rappeller sans doute la simplicité de ces premiers temps qui doivent faire honte à notre siecle, à ce siecle malheureux, qui est assez corrompu par les sciences pour exiger de la bonne foi jusques dans la dispute.

Cependant je reconnoitrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui sont des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avois dit : sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Il répond : *sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames?* Ces réflexions

et d'autres semblables, sont peut-être également fondées; et est-il surprenant que M. Rousseau qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement à ce qui renverse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple: il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours académique, et j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les belles-lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, et non sur la forme de son style. Aussi M. Freron, qui applaudit à l'éloquence de son discours, dit avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une métaphysique fausse, et sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.

RÉFUTATION

Du discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier et Professeur de Mathématiques et d'Histoire* (a).

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens et du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont perfectionnés, et que le même phénoméne s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très important de montrer la fausseté, puisque, selon les savans journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siecle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle et

(*a*) M. Rousseau répondit à cette réfutation par sa lettre à M. Grimm, qui se trouve à la page 67 du troisieme volume des Mélanges.

correcte : plus la matiere de cet ouvrage est grande et hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (*b*) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature fait son principal mérite.

Si, comme l'auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes ; et son ministre, d'avoir encouragé les talens et fait éclater les siens : si les sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amerement le temps que vous avez employé à acquérir des connoissances, et vous repentir des efforts que vous avez faits

(*b*) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont defectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui sé glissent dans les Arts et dans la République des Lettres. (*Note de l'Auteur de la Réfutation.*)

pour vous rendre utiles à la patrie. L'auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance : il paroît souhaiter qu'on brûle les bibliotheques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, et qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel ; mais il compte sur les suffrages des siecles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand sur les ruines des beaux-arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance et la rusticité.

Nous avons deux questions à discuter : l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce discours, si les sciences et les arts ont contribué à corrompre les mœurs ; et dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des sciences et des arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manieres, et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure : mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ;

réciproquement; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse, qui fait tant d'honneur à notre siecle, et tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplait. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête et le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos bésoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours et les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect; autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes. On s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont deve-

nues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser: c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, et que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique: on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations et d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les belles-lettres, les sciences et les arts. D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut

pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelque intérêt à nous rendre service. On sait évaluer les offres spécieuses de la politesse, et ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui est propre : leur mérite est leur art de plaire.

Ajoutez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rousseau ? qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences et les arts. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Ne se lassera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis? O doux nœuds de la société, charmes des vrais philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les

cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

[1] M. Rousseau attribue à notre siecle des défauts et des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne sont pas policées ; et il en conclut que le sort des mœurs et de la probité a été régulierement assujetti aux progrès des sciences et des arts. Laissons ces vagues imputations, et passons au fait.

Pour montrer que les sciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que plusieurs peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des sciences. On sait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'ensuit il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon singuliere de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puisqu'un grand nombre de nations Barbares ont été subjuguées par des peuples amateurs des beaux-arts. Quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendit de leurs progrès. Lorsqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs et aux beaux-arts. Les riches se procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seroient les richesses, et non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs ; sans parler de plusieurs

autres causent qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation, l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, et elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire ne prouvent point que les sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion, sur laquelle il insiste principalement, paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devient la mere de la philosophie et des beaux-arts, et bientôt après, la conquête de Cambyse; mais bien des siecles avant cette époque elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre? Etoient-ils énervés par les beaux-arts qu'ils ignoroient? Sont-ce les sciences qui ont efféminé les Asiatiques, et rendu lâches à l'excès tant de nations Barbares de l'Afrique et de l'Amérique?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses et sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal sous Pericles, prend une nouvelle face: l'amour

du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse et l'oisiveté; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences?

De quelle gloire militaire les Romains ne se sont-ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome? étoient-ils énervés par les arts, lorsque Cicéron disoit à César: vous avez dompté les nations sauvages et féroces, innombrables par leur multitude, répandus au loin en divers lieux? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires; dans cette supposition toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Scythes, les premiers Perses, les Germains et les Romains dans les premiers temps de leur République; et il dit que ces peuples ont par leur vertu fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des

Scythes ; mais Hérodote, et des auteurs cités par Strabon, les représentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs prisonniers, et crevoient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un Roi ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'histoire des diverses nations Scythes offre partout des traits qui les déshonorent ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Massagetes ; les personnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage, et avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injustes et inhumains. Tels furent les peuples qu'on propose pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perses, tout le monde convient sans doute avec M. Rollin qu'on ne saurait lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli et le mépris des lois les plus communes de la Nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la tribu Sacerdotale, on conféroit presque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler: peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, et qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les lettres, un philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime et vous porte à ravager l'Univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens et de nos vies, de nous rendre esclaves et malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation et la mort? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez? O détestable grandeur, qui se repaît de miseres et de calamités! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté? Est-ce la force? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre. Mais la peine est toujours à côté du crime.

Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces; et vous aurez bientôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences et de la vertu? Romains, cessez d'être injuste; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre et les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence, et non pas à la privation des Arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur? En vain prétend-on que Socrate même et Caton ont décrié les lettres; ils ne furent jamais les apologistes de l'ignorance. Le plus savant des Athéniens avoit raison de dire que la présomption des hommes d'Etat, des poëtes et des artistes d'Athenes, ternissoit leur savoir à ses yeux, et qu'ils avoient tort de se croire les plus sages des hommes; mais en blâmant leur orgueil, et en décréditant les Sophistes, il ne faisoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des sons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les statues des Graces. La Rhétorique, la Physique, l'Astronomie furent l'objet de ses études; et selon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il est vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une

science de la morale, et qu'il ne s'imaginoit pas savoir ce qu'il ne savoit pas : est-ce là favoriser l'ignorance ? Doit-elle se prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses. Un des chefs de la troisieme Académie, Carnéade, montrant en présence de Caton la nécessité d'une Loi naturelle, et renversant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'esprit de ce censeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin : il en sentit l'injustice, et la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge ; il forma son style sur celui de Thucydide et de Démosthene, et enrichit ses ouvrages des maximes et des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Histoire et beaucoup d'autres matieres exercerent sa plume. Ces traits font voir que, si Socrate et Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seroient censurés eux-mêmes ; et M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les belles-lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire : je dis, qu'il paroît, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les temps on a vu des auteurs décrier leur siecle et louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se

roidir contre les idées communes; de supériorité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés et distingués par la culture des lettres et des sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie et dans la plupart des pays Orientaux, régnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs et débauchés. Là sont établis des usages inhumains; ici l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage et le meurtre sont érigés en profession; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs royaumes les maris vendent leurs femmes et leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon : on tue quelques personnes pour faire honneur au Roi, lorsqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie et l'Amérique offrent des tableaux semblables (*).

L'ignorance et les mœurs corrompues

(*) Les bornes étroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des voyages et à l'Histoire générale par M. l'Abbé Lambert. (*idem.*)

des Nations qui habitent ces vastes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adversaire : „ Peuples, sachez une fois que la Nature a voulu vous préserver de la Science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. „ J'aimerois autant qu'il eût dit : Peuples, sachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre; la peine, qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la première partie de son Discours par cette réflexion : „ que la probité est fille de l'ignorance, et que la science et la vertu sont incompatibles. „ Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Eglise ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poëtique et la Philosophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours, que l'origine des Sciences est vicieuse, leurs objets vains, et leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un

Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des Sciences: d'où il infere que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles: *Remedes pour les maladies de l'ame ;* inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothéques, de celles d'Osymandias Roi d'Egypte.

Il assure que l'Astronomie est née de la superstition; l'Eloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la Géométrie, de l'avarice; la Physique, d'une vaine curiosité; toutes, et la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les Sciences et les Arts devoient leur naissance à nos besoins; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences et des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les Arts instructifs et ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun

Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni gueries, ni conspirateurs: vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce et les coutumes des peuples; les dignités, les magistratures, les vies des Princes pacifiques, des Philosophes et des Artistes célebres. Tous ces sujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres et les conspirateurs?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous savez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Ce sont donc là selon vous de stériles spéculations. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'est retirée au fond d'un puits! Les grands Philosophes qui les possedent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoreroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des Sciences. Vous

dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, et que la vérité n'a qu'une maniere d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité? Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincerement? à quelle marque est-on sûr de la reconnoître? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences que pour les savoir et en faire usage; et que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractere distinctif de la vérité, et qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, et que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Sciences et des Arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothéques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les Arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique nous préparent des remedes, les Arts libéraux, des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, et immortalisent les grands

hommes et notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algebre, préside à la plupart des Sciences; elle donne des leçons à l'astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, et selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles; et il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles: Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou, s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage de paysans; et il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel seroit votre étonnement, si rendu aux vœux de la France et à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses,

rieuses, vous apprêniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on soutient que les Sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un asyle aux Muses, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts; pour avoir envoyé des Astronomes dans les pays les plus éloignés, recompensé les talens et les découvertes, attiré les Savans près du Trône! Quoi! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles et des Sysippes, des Appelles et des Aristides, des Amphions et des Orphées? Que tardez-vous de briser ces instrumens des Arts et des Sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs et des Romains, toutes les Archives de l'esprit et du génie? Replongez-vous dans les ténebres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance et de la superstition. Renoncez aux lumieres de votre siecle; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent, qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité de conscience, qu'on

éprouve à faire les plus grands biens : telles et plus déplorables encore seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Savans et de nos meilleurs citoyens ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports et l'ensemble des parties de la nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle sait que telle connoissance qui paroît stérile pendant un temps, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hasard. Elle sait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espèce : ces pièces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit et les arrange : il en forme des chef-d'œuvres d'architecture et de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré

du hasard sur la surface des fleuves; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement, et servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences, est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres et aux Arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, et procure à quelques arts les moyens de lui fournir le superflu; mais ce qui est superflu par rapport à certains Etats, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme, et lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux? Caton le grand, solliciteur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare et intempérant, même usurier et ivrogne; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand capitaine, et aussi juste que lui, fut toujours libéral et bienfaisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus et de ses imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Savans et les Artistes. Les passions

peuvent abuser des arts; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, et procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre, ne peuvent occuper qu'une partie de la nation: comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des especes est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les sciences, et que tous leurs officiers sont des Maupertuis et des Réaumur? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV et de Louis XV, que les vertus militaires se soient évanouies? Si on veut parler des sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes; et s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'ima-

giner que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus et mal nourris ?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses où l'on éleve à grands frais la jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité et du christianisme ? La science, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposés l'Université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice, pour en former d'exellens citoyens; on met continuellement sous leurs yeux les maximes et les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'histoire sacrée et profane leur donne des leçons soutenues par les faits et l'expérience, et forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les scien-

ces pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oisiveté, et par conséquent du jeu et de la débauche qui en sont les suites. Séneque, que M. Rousseau cite pour appuyer son sentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epist.* 88.)

Que veulent dire ces traits satyriques lancés contre notre siecle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études est l'avilissement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reste sans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux discours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui passe pour manquer de probité, est méprisé universellement? La punition du vice n'est-elle pas déjà la premiere récompense de la vertu? L'estime, l'amitié de ses concitoyens, des distinctions honorables, voilà des prix bien supérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs, celui qui sert ses amis, qui soulage de pauvres familles, ira-t-il publier ses bienfaits? ce serait en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses, si ce n'est le soin même de les cacher.

M. Rousseau parle de nos Philosophes avec mépris; il cite les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinosa, et les met sur une même ligne avec toutes les productions de la philosophie. Pourquoi con-

fondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais philosophes, des systêmes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter sur l'étude des belles-lettres les opinions insensées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples sont infatués de systêmes absurdes, fruit de leur ignorance et de leur crédulité ? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'essor dont elle est capable, que la raison se met au-dessus des chimeres. La vraie philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés et de la superstition. Parce que quelques auteurs ont abusé de leurs lumieres, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh! de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, Loi, Religion, tout ce qu'il y a de plus utile ne peut-il pas être détourné à des usages nuisibles ? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des sciences, des lettres et des philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes savans, opposons celui du vrai philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai philosophe ? C'est un homme très raisonnable et très éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le considere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, et l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoit ni les souplesses rampantes de la flatterie,

ni les intrigues artificieuses de la jalousie; ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres : car l'envie, qui ne pardonne ni les succès ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions : jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractere à plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur, et son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance, et qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; et il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il desire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui, sous le nom de fermeté, brusque les égards et les condescendances; cet esprit de contradiction, qui secouant le joug des bienséances, se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées,

adoptées, également haïssable, soit qu'il défende les droits de la vérité ou les prétentions de son orgueil. Le vrai philosophe s'enveloppe dans sa modestie; et pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, et dans la conversation, que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir, est celle que nous rendons au mérite d'autrui; et quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer, persuadé que le cœur fait l'homme, l'indulgence les vrais amis, la modestie des citoyens aimables. Je sais bien, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du philosophe, et surtout du philosophe chrétien; mon dessein a été seulement d'en donner une légere esquisse.

REFUTATION

Du Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage [a].

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR

DU DISCOURS,

AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses comêtes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Genève

(*a*) Cette réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8°. de 132 pages, en deux colonnes, dont l'une contenoit le discours de Rousseau, et l'autre la Réfutation. M. Rousseau y répondit par une lettre qui se trouve à la page 67 du troisieme volume des Mêlanges. Cet Académicien de Dijon supposé se trouva être M. Le Cat, Secretaire perpétuel de l'Académie de Rouen, et c'est ce qui occasionna le désaveu de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après. Cette Réfutation non plus que les deux pieces suivantes n'ont été insérées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rousseau : mais elles nous ont paru si essentielles pour l'éclaircissement de cette fameuse dispute, que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent sur cette matiere.

doit être mis au rang de ces phénomenes singuliers, et même sinistres pour les observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célebre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du style et de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette piece plus d'art que de naturel, plus de vraisemblance que de réalité, plus d'agrément que de solidité; en un mot, j'ai soupçonné que ce Discours étoit lui-même une preuve, qu'on peut abuser des talens, et qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, et de la rendre aimable, en celui de séduire et de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxales et même les plus fausses.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art embelli ne puisse plaire aux yeux.
Boil. Art. Poët. Ch. 3.

Mais en même temps j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le succès que lui promettent les apparences; l'erreur se découvre à l'esprit attentif sous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité, comme les mœurs artificieuses se trahissent elles-mêmes dans

la contenance et les discours des hypocrites qu'on soupçonne et qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumieres, fit que la lecture de l'éloquent Discours me mit dans une sorte de perplexité : quel parti prendre, me suis-je dit? L'espérance de contribuer au bonheur général de la société, comme au mien propre, d'être plus utile et plus agréable aux autres et à moi-même, d'être enfin meilleur que la nature seule ne m'avoit formé, est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des sciences et des arts; un projet si louable m'auroit-il fait illusion? Avec le dessein de chercher le mieux-être, aurois-je pris exactement le chemin opposé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens et les inclinations que la simple nature m'avoit donnés? Si cela est, j'apprends tous les jours, et je travaille par-là tous les jours, à me rendre pire que je n'étois. Si cela est, je me propose de donner de l'éducation à mes enfans, et par-là je trame une conspiration contre la société, contre la patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ses sujets. Grand Dieu!

qu'ai-je fait, et dans quel abîme allois-je précipiter les miens! Malheur à ceux *qui ont brisé la porte des Sciences!* Allons, brûlons les livres, oublions jusqu'à l'art de lire, et gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténèbres et la barbarie? Cette action seule seroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement et de la barbarie même.

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparente; que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célebre eût proposé cette question: car toute question proposée est censée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même Société, met le comble à mon étonnement, et m'en impose; à peine osai-je examiner. Il est un

moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du savant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légere; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, et elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, et j'ai reçu de mon illustre correspondant la lettre suivante.

„ Oui, Monsieur, j'ai été l'un des Juges du Discours qui a remporté le prix en 1750; mais non pas un de ceux qui lui ont donné son suffrage. Loin d'avoir pris ce dernier parti, j'ai été le zélé défenseur de l'opinion contraire, parce que je pense que celle-ci a la vérité de son côté, et que le vrai seul a droit de prétendre à nos lauriers. J'ai même poussé le zèle jusqu'à apostiller le Discours par des notes critiques, dont la collection est plus considérable que le texte même; j'ai cru que l'honneur de la vérité, celui de toutes les Académies, et de la nôtre particulierement,

l'exigeoient de moi: ces mêmes motifs m'engagent à vous en envoyer la copie, et à vous permettrè de les rendre publiques. Dans cette vue, j'ai lu l'Edition que l'Auteur en a faite, et j'ai ajouté quelques remarques nouvelles, auxquelles ses additions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît, Monsieur, que ce ne sont que des apostilles, des notes que je vous envoye, et non un discours fleuri; que mon dessein n'a jamais été d'opposer éloquence à éloquence, paradoxe à paradoxe: j'aurois peut-être tenté le premier en vain, et le dernier n'auroit pas été de mon goût; j'expose naturellement à mes confreres ce que je pense d'une piece dont je suis examinateur, en opposant, selon mes foibles lumieres, le raisonnement juste aux figures oratoires, la vérité claire au paradoxe. J'applaudis, avec le Public, au génie et aux talens de notre auteur; mais j'ose penser que sa piece n'est qu'un élégant badinage, un jeu d'esprit, et que sa these est fausse. Si je puis vous en convaincre, j'ai gagné ma cause. Je préférerai toujours l'art d'éclairer et d'instruire à celui d'amuser et de plaire,

quand il ne me sera pas possible de les réunir. J'ai l'honneur d'être etc. „

A Dijon, ce 15 Août 1751.

La générosité de M***. combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris : je dévorai ses notes; je m'y retrouvai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte, il faudroit savoir tout ce que vaut M***. Je suis persuadé que tous les amateurs des sciences et des arts se trouveront aussi flattés que moi, et par les mêmes raisons, de la lecture de ses réflexions. J'userai donc dans toute son étendue du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur, de penser avec Horace, que...... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui......*

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, *dives*, *Liber*, *honoratus*, *pulcher*, *Rex denique Regum*.

RÉFUTATION.

Decipimur specie recti.
. . . . . . *Sunt certi denique fines,*
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum (*).

Le rétablissement --- qui ne s'en estime pas moins. L'Auteur est très savant, et joue par conséquent ici un personnage feint et accommodé à la scene. Mais en général, sur quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimeroit-il pas moins? Qui peut disconvenir que, si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, et qu'ainsi il en seroit d'autant plus estimable? Mais est-il bien vrai qu'on puisse être parfaitement honnête homme et parfaitement ignorant tout ensemble? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir? Ne faut-il pas les avoir

(*) L'épigraphe, *Decipimur specie recti*. . . . choisie par l'auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des sciences est une erreur; cette épigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même; encore n'est-elle pas fort bonne : car on peut être quelquefois trompé par les apparences, et s'egarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a des regles pour s'y conduire : et en vérite elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espoir de les réaliser à nos yeux à force de génie.

appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, et que celui qui la possede, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien*. Si l'auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, etc. je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens: mais n'est on engagé dans la Société qu'à être honnête homme? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant et sans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire.....

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête-homme là, à l'homme de bien, vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive, dès l'enfance, toutes les Sciences, tous les Arts par lesquels il peut les servir, et par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

..Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quo te cœlestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

Horat. Epist. 3. l. 1- v. 25.

Il sera difficile, -- ne m'ont point rebuté. La solution de ce problême est rendue très curieuse et très intéressante par le génie supérieur et le style séduisant de l'Auteur; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'est point la Science - - devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'est-ce point maltraiter cette Science? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu et la Science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* et l'autre *Docte?* Cette distinction subtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles?

La probité est — pour le sentiment de l'Orateur. Le sentiment de l'Orateur, si je ne me trompe, fait la piece principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne sauroit être solide; et un discours sans justesse et sans solidité a beau être séduisant, il n'aura point mon suffrage.

Les souverains — juge en sa propre cause. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, et que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien, et par-là

nous serons ses partisans contre la Science, et des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

PREMIERE PARTIE.

C'EST *un grand et beau spectacle — depuis peu de générations.* Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences et des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain, est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la Société, puisque notre Orateur reconnoît lui-même, qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance *de l'homme, de sa nature, de ses devoirs et de sa fin.*

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable; c'est pourtant là le sujet des éloges de ce Discours, la base de la probité et le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

Je ne sais quel jargon — au sens commun. La barbarie, l'état sauvage, la privation des Sciences et des Arts met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style; défaut qui n'est

peut-être aussi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre siecle. *Les Sciences suivirent les Lettres* ; cela est très naturel, ce me semble: on apprend les langues; on apprend à les parler, à les écrire poliment, avant de pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment! ne penseroit-on qu'à l'Académie des Sciences? et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée *d'Ecrivains automates?* L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles et légeres, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts; et il a mieux aimé exprimer cette difference des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon aussi fine que juste.

Et l'on commença à leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très réel, et très important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune; car avec ces dispositions non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile et agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, et souvenez-vous dans la suite de ce discours, que l'Auteur convient que, par le

commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, et celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa these avec ces principes qui sont très bons.

L'esprit à ses besoins,-- dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences et les Arts soient de pur *agrément*. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer: de telles chaînes, par-tout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie et éteignent les Sciences et les Arts.

Etouffent en eux -- des Peuples policés. Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, et que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus fort*, suite inévitable de la *barbarie.* Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête féroce à-demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, et assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumieres de la raison et de la morale ont convaincu que les loix et la subordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, et pour but sa propre félicité et celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à

exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, et qui font sa sûreté et son bonheur. Une société d'hommes qui pensent et qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé.*

Il y a toujours dans les sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumieres, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire; ce sont là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug: mais on voit que ces hommes féroces sont ceux de notre espece qu'on n'a pu apprivoiser; c'est la partie non policée du peuple, et celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité, qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin — les Arts les ont affermis. Le besoin et la raison ont élevé les trônes des vrais Rois. Les Sciences et les Arts qui sont à leur tour le trône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison et de la justice, tant sur le Souverain que sur les sujets.

Puissances de la Terre — Heureux esclaves. L'Auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément et à la nouveauté. Le trône

d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupiles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus sans en avoir aucune. C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractere, l'urbanité des mœurs, le commerce liant et facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeints, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper: là, nous étions les amans de la société; ici nous sommes de ces amans suborneurs et perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, et dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortuné assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flatteur, mais est-il vrai? c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

C'est par cette sorte de politesse — le commerce du monde. La décence est déjà une espece de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la possede, et un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servoient de regles. On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes et à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares?

Si la véritable Philosophie — du titre de Philosophe ! Par la meme raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de Philosophie!

Mais tant de qualités — en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, et non pas dans la décence et dans le *titre de Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux et simple tout ensemble.

D'ailleurs.... *aut virtus nomen inane est,*
Aut decus et pretium rectè petit experiens vir.
Horat. Epist.

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *titre* de grand Orateur, et à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens?

La richesse de la parure — se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un et l'autre peut être paré et élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite: au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique — la vigueur du corps. Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, et tant d'autres auroient fait mal passer leur temps aux plus rustiques Laboureurs: la dorure des habits n'ote ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure — qui se plaît à combattre nud. L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forcera de prendre: nud, bien paré, mal équipé; tous ces accessoires lui sont indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens — quelque difformité. Il est des ornemens et des armes qui tendent à rendre la victoire et plus sûre et plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice et l'erreur; il se plie aux circonstances, aux temps, pour en supporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les mœurs de son siecle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, et status et res.

Avant que l'Art eût — épargnoit bien des vices Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les sciences et les arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle meme, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son auteur y a mis, se trouve bientot étouffé. La terre n'a pas plutot vu deux hommes sur sa surface, et encore deux freres, seuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la premiere peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle

continue comme elle a débuté : le crime se multiplie avec les hommes ; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Être souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, et ne sait de meilleur remede aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer : il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse et exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumieres des lettres, des sciences et des arts.

Reprenons l'histoire de cette race; quelques siecles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant; nous la trouverons escaladant le Ciel même, et se révoltant en quelque sorte contre son auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit et robuste Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, et fait de tous ceux de ses freres qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'esclaves et de ministres de ses passions et de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime et pour le crime, succombent des nations entieres, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie : chaque

particulier devient un Nembrod, s'il le peut; les nations conjurées contre les nations, s'entr'égorgent ou se chargent de chaines; elles forment aujourd'hui des empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain; ils cedent au tumulte et au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé et plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreurs? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible et de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet et l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumiere, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies; les sciences, les arts, l'urbanité, la raison et la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, et se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, et font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumieres, et que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une felicité qu'elle ne connoissoit point: elle est étonnée elle-même de ce prodige; elle en déïfie les auteurs, et attribue à miracle l'effet naturel de la culture des sciences et des arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin, dont

les accords inspirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime et donne des sentimens d'admiration et de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant et profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces et barbares en un peuple doux, sociable et policé; c'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement et l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles mêmes, et former l'enceinte d'une ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte et de la Grece ont fait jadis, ceux qu'ont vu naître

(*) Avant que la raison s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix,
Tous les hommes suivoient la grossiere nature;
Dispersés dans les bois, couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit et d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
Rassembla les humains dans les forêts épars;
Enferma les cités de murs et de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,

les regnes des Augustes, des Médicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les siecles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique, ces alliances raisonnées et salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les sages de l'Orient n'avoient été que des législateurs des peuples; ceux de l'Occident ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les législateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun siecle n'a poussé si loin les sciences et les arts, et par conséquent la raison et la sagesse.

Dans tous les siecles néanmoins ces chaînes si salutaires et si raisonnables, établies entre les Rois, entre les peuples, se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, si tout un peuple étoit savant, si tous les Rois étoient philosophes. Quelque éclairé, quelque policé que soit un Etat, le philosophe y est beaucoup plus rare que ne sont dans une

Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Boil. art. poët. Ch. IV.

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus et Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia, &c.
Hor. ars poët. v. 393.

digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois et les pilotis et la digue qu'ils soutiennent ; et malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siecles du monde, et d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? n'avons-nous pas actuellement sur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les especes. Dites moi, je vous prie, illustre Orateur, est ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités et les Académies, qu'on rencontre la galante nation des Antropophages ; ce peuple plein d'humanité et de sentiment, chez lequel les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs meres, et où l'on regarde comme une loi d'état et un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim (*) ? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie et du

(*) Nous ne voyons ponit la galante nation des Antropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c ; parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi et la religion.

La loi et la religion sont donc contraires à ces crimes, et en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer et manger les hommes, est une

vice attaché aux ténebres de l'ignorance; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les arts, les moins policées, et comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes villes. Que trente jeunes paysans de différens villages de la Thiérache ou de la Bretagne, ect. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiereté passionnée farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'Opéra, qui rassembleront cinq cents personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans

coutume, une loi de la nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Antropophages : nos scélérats sont abhorrés ; on les saisit dès qu'on les connoît, et ils expirent dans les supplices. Les Antropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, et sont applaudis de leurs compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriere ; et il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'empire des lettres et des beaux-arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la delicatesse des sentimens qu'il suppose et qu'il entretient dans notre jeunesse guerriere, par la décence et le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espece d'ordre et d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages et des Hottentòts, peuples cruels sans nécessité, par habitude, et par le seul plaisir d'être cruels.

une ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du fermier comme à ceux du propriétaire, et si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maitre d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, et votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles vous prouveront comme moi, que la vertu ne réside et ne trouve de défense que dans un Etat bien policé, et que vous seriez perdu sans ressources, si votre terre étoit placée dans des climats où les loix sont inconnues, excepté celles des passions et de la violence; si enfin vous étiez dans ces premiers siecles où la nature seule gouvernoit les hommes : vrais siecles de fer, quoi qu'en disent la Fable et les Poëtes ses ministres.

Tel est l'abrégé très-succinct des preuves que l'histoire des siecles passés, et celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, et au contraire, de la liaison nécessaire de la vertu, de la raison

avec les sciences, les arts, l'urbanité: mais quand l'histoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes physiques de ces choses mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre?

La propre constitution de l'homme le rend sujet à mille besoins. Il a des sens qui l'en avertissent, et chacune de ses sensations de besoins est accompagnée d'une action de la volonté, d'un desir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand, ou l'organe qui en instruit, plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine propres à satisfaire les besoins, à remplir les desirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, et une suite d'effets aussi attachés à son méchanisme, que l'est à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'univers il seroit à même de se contenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possede. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, et de plus

pressé que de se satisfaire : elle lui dit très-positivement que si le possesseur de l'objet desiré est plus foible, il faut le lui ravir sans façon; et que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc et une flèche qui l'atteigne de loin, et qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce desir, ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature; ainsi a-t-elle conduit les premiers hommes; ainsi a-t-elle produit ces siecles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des sciences et des arts? qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion? qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle se plongeoit? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui ; mais que penserois-tu, [illegible] tien? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fit contre toi? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence? Réprime donc un desir injuste, et qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne desire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit et vigoureux, emploie tes talens à te défendre et non à attaquer : emploie les à défendre

tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; et tu auras d'eux, par cette voie généreuse, et leur amitié et tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injustice, et en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un second ; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vu construire ta cabane avec plus d'adresse et plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui n'a pas l'adresse de s'en construire une ? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à tes besoins que tu as peine à satisfaire, et il te paiera encore de sa reconnoissance et de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisième, et tu imites ton troupeau rassassié et fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le Ciel res, observe leurs cours, tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, et de déterminer l'année, ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, et l'objet de leurs hommages et de leurs tributs. Que fais-tu, paresseux, dit-elle à un quatrième ? tu es ingénieux, et tu passes les journées entieres dans l'oisiveté et la rêverie. Prends-moi ce roseau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, et remue avec art les

doigts sur les autres; tu va produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée : ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, et il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à un cinquième, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, et quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là? Quelle sûreté produit dans cette union, cette estime, cette amitié réciproque, et l'équité dont se piquent la plupart de ses membres? Toi qui sens mieux qu'un autre, l'utilité et le bonheur d'un pareil état, et qui es un des plus sages et des plus éloquens de l'habitation, persuade-leurs à tous de se faire une loi de vivre toujours comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, et d'exciter par tes hommages et tes récompenses les hommes vertueux et habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison; ainsi le génie, en prenant l'essor, développa le germe de l'équité et de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la vertu? Sans l'éducation, sans la culture des sciences et des arts, que deviennent les mœurs?

quels sont les objets essentiels de cette éducation? Que mon Orateur me suive ici, et qu'il n'élude pas la question par le brillant de set sophismes : ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Etre supréme et envers le prochain? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès qu'ils en sont bien convaincus? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment et qu'ils réverent? Et s'ils en est encore quelques-uns dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, et en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours, de l'éducation et des Lettres (*)?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un... aux sciences, aux arts, à la raison, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-on par la loi naturelle? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là, je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de satisfaire nos desirs, quelque effrénés qu'ils soient, qu'elle est le principe de la barbarie, et qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de voir faire à la raison, aux

Aujourd'hui — jettés dans un même moule. Tant mieux si la forme est bonne.

Sans cesse la politesse — propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse; alors on doit prendre pour regle

sciences et aux arts, ainsi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de se chérir réciproquement? Alors je soutiens que cette loi est une suite de la réflexion et de l'expérience; que c'est une loi naturelle réduite en art, en science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos desirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens desirés; et que quand même nous n'y trouverions pas notre propre avantage, la justice exigeroit de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jetés de la morale, ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes: mais cette science, qui tend au bien de la société, contrarie en même temps les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts de génie, et pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts, et leur préférer celui de ses amis, de ses concitoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout à l'heure; c'est même par cette raison et par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup

les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages : mais quand on possede un bon génie, on peut hardiment se donner carriere : on se fera tout à la fois et admirer et aimer.

On n'ose plus paroitre ce qu'on est. Oh! nous y voilà : on est naturellement méchant; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu, *initium sapientiæ timor Domini*, et la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle, cet homme-là auroit été méchant sans honte et fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être vicieux, moins il succombera; et plus il aura eu d'éducation, toutes choses égales d'ailleurs, plus cette honte sera grande, et moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des sciences, des arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe

de pareils actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fît*, est une loi naturelle, on entend que c'est la premiere conséquence que la raison a tirée de ses réflexions et de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumieres de la révélation ; mais cette morale est vraiment un de ces arts, une de ces sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre humain.

ce que nous appellons l'honneur, le point-d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique, et souvent salutaire, gouverne tous les peuples civilisés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement et sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete; et que celles qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs foiblesses? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, et qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions: au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des règles de morale divine et humaine sur cet article, et qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices, contre les lumieres et les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la religion même, et qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, et qu'on aura donné plus d'éducation; les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte — qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, et qui les confondra avec les offres sinceres de services que vous fait un ami? La simple urbanité et l'urbanité échauffée par une amitié vive et sincère, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est guères plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siecle où l'éducation, l'honneur et les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siecles d'ignorance et de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans? c'est une erreur très-grossiere que de croire que les Sciences et les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard et du loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi

fines que cette matiere est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagêmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer, sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnoble, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau, et la raison en est aussi simple qu'eux : leur sublime génie est entierement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages et des affaires de la vie commune; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est que le plus grand nombre des membres de la Société, préfere la science du monde de ses manieres, de ses ruses, de ses intérêts, à la science de la Nature et des Beaux-Arts; et pourquoi dans cette Société, la partie la plus aimable et la plus à craindre, la plus foible et la plus séduisante, passe-t-elle pour la plus artificieuse? c'est que par son genre de vie elle est la moins savante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes savantes,

qu'on les reconnoît autant et plus propres que nous aux belles connoissances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable et de plus sûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adressez-vous dans les deux sexes à cette partie frivole, dont l'éducation aussi futile qu'elle, n'admet aucune science, aucun art solide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les savans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts; ou, s'il est possible qu'il s'en trouve, ce sera un entre dix mille, que n'aura pas préservé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortege de vices — aux lumieres de notre siècle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus — on le calomniera avec adresse. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossierement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la Société que les Lettres ayent extirpé les vices grossiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés et ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne

ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple et des paysans, ect. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain! Convenons donc que la partie grossiere des hommes de ce siecle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante; et nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit sauvage, barbare, pire encore que la grossiere espece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misanthrope de Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui....

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font:
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre humain.

Nous lui répondrons avec Ariste....

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage;
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté — devineroit exactement de nos moeurs le contraire de ce qu'elles

sont. Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, et qui croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie et des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare ; quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences et les Arts ont inventés pour la sûreté, les besoins et les commodités de la vie, pour l'amusement et le bonheur des hommes, avec la pauvreté et la misere affreuse de ses compatriotes, exposés aux injures de toutes les saisons, vivant de chasse, de pêche, et de ce que la terre donne d'elle-même, et mourant de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hasard et la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin ; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le foible et l'orphelin à l'abri des violences du plus fort et du plus méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment notre Orateur ; quand il seroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le séjour des

Dieux, et il le seroit en effet, par comparaison avec son primier état.

Où il n'y a nul effet — nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, et non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection : comme on dit, *aller à Paris*, et non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris ; et la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques là; au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, et en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette et plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t on que c'est un malheur — et dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes et aussi fausses.

Voyez l'Egypte — et enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences et les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire, ramenée à la vérité, nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare et féroce; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi

barbares et aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature et à notre thèse? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses, égales d'ailleurs...

Que la férocité terrasse la vertu.

Voyez la Grece — que le luxe et les Arts avoient énervé. Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, et que j'ose le défier de prouver.

C'est au temps des Ennius — le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de brigands rassemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par son fondateur. Voilà le germe des Conquérans de la terre, objet des éloges de de ce discours, en voilà l'échantillon; des scélérats réunis *par le crime et pour le crime.* Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides et des Catulles, ect.

Que dirai je de cette Métropole — peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent et bien nécessaire à cette phrase; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refusé avec connoissance de cause d'admettre les sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche — les lumieres

dont

dont notre siecle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un peuple peut-il être savant dans le Royaume où les sciences sont le plus cultivées? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation; et il est sans doute encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des sciences et des arts. Un siecle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en historiens qui ne manquent pas de le transmettre à la postérité: mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas remplis des noirceurs qui se sont passées dans les siecles barbares, dans les siecles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des spectateurs, gens de probité, et en état d'ecrire?

Mais pourquoi chercher — libres et invincibles. Epurer les moeurs, et donner ce que l'auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes, et peut-être même opposées.

La valeur guerriere est de deux sortes; l'une que j'appellerai avec l'auteur *courage*, a son principe dans les passions

vives de l'ame, et un peu dans la force du corps : celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet et de l'épagneul; le propre nom de ce courage est la *férocité*, et il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxième espece, et celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande et éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité et de la possibilité de la défendre, et la croyant supérieure aux avantages de sa vie particuliere, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir toutes ses lumieres au choix des moyens prudens qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat; c'est un mouvement impétueux et aveugle que donne la nature, et qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les rustres des provinces éloignées du centre d'un état policé, et les montagnards sont plus courageux que les artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des sciences et des arts éteint cette espece de courage, cette férocité; parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu,

les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon soldat. L'art de raisonner, peut devenir un très grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrieres, si le soldat y raisonnoit aussi juste que l'âne de la Fable....

Et que m'importe à qui je sois?
Battez-vous, et me laissez paître:
Notre ennemi, c'est notre maître;
Je vous le dis en bon François.

La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.

Rois de la terre, dont la sagesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la la plus barbare, la moins vertueuse; vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux sciences et aux arts : mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes et de la sagesse tout ensemble; parmi ces sujets, dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoit plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature que pour les employer à entreprendre et à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du

courage (et je les crois très saines, et prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé), une armée toute composée de bourgeois, d'artisans, de grammairiens, de rhéteurs, de musiciens, de peintres, de sculpteurs, d'académiciens du premier mérite même, et de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très savans et très polices, ont opposée aux incursions des barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains et raisonnables, de gens qui disent....

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins;
Aussi-tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . .

Par ma foi, c'est bien peu de chose
Qu'un demi-Dieu quand il est mort.
Du moment que la fiere parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point le corps,
Et la gloire et la renommée
Ne sont que songe et que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous serons en droit de croire que ces guerriers devenus lâches à force

de savoir et de politesse, n'en étoient pas moins remplis de raison, d'humanité et de vertu, jusqu'à ce que l'auteur du discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnete homme et poltron.

Mais s'il n'y a point de vice — pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'auteur confond par-tout la vertu guerriere du soldat, la férocité, avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croiroit les soldats plus vertueux que leurs officiers, les paysans plus gens de bien que leurs seigneurs, et l'on crieroit à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le discours de notre orateur fasse réformer ces dénominations universellement reçues, et vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes : l'une sans naissance, sans éducation, et qu'en conséquence on désigne par des épithetes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur et de probité; l'autre bien née et instruite de toutes les parties des sciences et des arts qui entrent dans la belle éducation, et que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens*.

* *Je n'ose parler de ces nations heureuses — ils ne portent point de chausses!* Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations et d'y établir l'harmonie, on

sait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montaigne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Boileau, art. poëtiq.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bientôt, dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle; le regne d'Astrée, les mœurs du siecle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées : c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature, que la race humaine toute brute, soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé, je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample, donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelle, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question, et qu'on peut assurer qu'elle se réduit à savoir si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée? Qu'est ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les

arbres, dans les plantes en général? Que sont-ils, dans cet état? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, et il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage, pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces especes heureuses qui étoient sans doute les plus rares, et qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les sciences et les arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les émonder de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production et à la perfection des fruits de la terre (*); comment donc pourroit il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer que cet art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans et moins bons? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui

(*) *Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,*
Et sonitu terrebis aves et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaberis imbrem;
Heu! magnum alterius frustrà spectabis acervum;
Concussâque famem in silvis solabere quercu.

Virgil. Georg. L. 1. v. 155.

soutiennent que les sciences et les arts, la culture de l'esprit et du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire, ceux-là, dis je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils sont cultivés par les sciences et les arts; comme l'arbre du meil eur *accabit* devient plus fertile et plus excellent encore, s'il est placé dans le terrain qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, et s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus et bonis.
. . . .
Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.
Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres et le jugement méritent des égards. „ J'avoue, dit „ Cicéron, qu'il y a eu plusieurs hommes „ d'un mérite supérieur, sans science, et

par

„ par la seule force de leur naturel pres-
„ que divin; j'ajouterai même qu'un bon
„ naturel sans la science, a plus souvent
„ réussi que la science sans un bon na-
„ turel; mais je soutiens aussi que quand
„ à un excellent naturel on joint la science,
„ la culture, il en résulte ordinairement
„ un homme d'un mérite tout-à-fait supé-
„ rieur. Tels ont été, ajoute t-il, Scipion
„ l'Africain, Lélius, le très savans Caton
„ l'ancien ect., qui ne se seroient point
„ avisés de développer leurs vertus par
„ la culture des sciences, s'ils n'avoient été
„ bien persuadés qu'elle les conduisoit à
„ cette fin louable (*) ".

. . . . . . *Alterius sic*
Altera poscit opem res, et conjurat amice.
Horat. art. poet. v, 409.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner la doctrine. On est tenté de croire que

(*) *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, et sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu prope divino, per se ipsos et moderatos et graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpius ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quam sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines et constantissimos: ex hoc fortissimum virum, et illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senum; qui profecto, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11. ex edit. Glasg.

l'auteur plaisante, quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les médecins, est bonne à joindre au médecin malgré lui, et aux autres badinages de Moliere contre la faculté. Si les Dieux mémes n'appelloient pas du tribunal integre des Athéniens; c'étoit donc dans ses acces de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades et les iusultes d'un peuple plus tumultueux et plus orageux que la mer. Passeroit on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiade et Thémistocle, les plus grands hommes de la Grèce, étoient des lâches et des traitres, parce que les Athéniens les ont exilés et condamnés à mort? qu'Aristide, surnommé *le juste*, *le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames séditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, et l'étourdérie sont les seuls mobiles, ne prouvent elles pas plutôt le mérite supérieur et l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui repond le conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juste*. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut — et les artistes, les sciences et les savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les lois de Sparte visoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres et meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'il avoient le malheur d'être nés mal-faits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, et les faisoient élever dans les écoles publiques, où ils les instruisoient à être voleurs et à expirer sous les coups des fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit on pas voir l'illustre Cartouche, ce Lycurgue des scélérats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, et de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte, ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi d'occupes-tu à transformer les hommes en Tigres? Ta politique digne des Titans, tes fondateurs (*), te donne des soldats! D'où vient donc les Athéniens, tes voisins si humains, si policés, t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu

(*) Selon le Pere Pezron.

recours à eux dans les incursions des Perses? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Insensée, tu mets tout le corps de ta République en bras, et ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes chefs en parrallelle avec les deux Aristomenes, les Alcibiades, les Aristides, les Thémistocles, les Cimons, etc. enfans d'Athenes, enfans des beaux-arts, et les principaux auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grèce. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, et que le hasard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises et sans discipline (*). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, et avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoissiez pas, et jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité et leur bravoure; ce conquérant aussi magnanime que courageux, étoit-il un barbare comme vous? étoit-il un disciple de Lycurgue? non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame: elle est réservée à l'éleve d'Homere et d'Aristote, au protecteur des Appelles,

(*) Le Czar Pierre I est une preuve récente de cette vérité.

et des Phidias; comme on voit dans notre siecle qu'elle est encore annexée aux princes éleves des Descartes, des Newtons, des Volfs; aux princes fondateurs et protecteurs des académies; aux princes amis des savans, et savans eux mémes. Toute l'Europe m'entend, et je ne crains pas qu'elle désavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime et naturelle du savoir, de la vraie valeur et de l'équité.

L'événement marqua cette différence — qu'Athenes nous a laissés? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, et plus grand Philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit il été le pere de la Philosophie, et un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs! qui trouvent leur siecle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora, ô mores!* et qui par zele pour les progres de la vertu, exagerent et les vices du temps, et l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressuscitoit — C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes! Nous convenons que les Beaux-Arts amollissent

cette espece de courage qui dépend de la férocité; mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les sciences — et on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la discipline militaire et de mépriser l'agriculture, et notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences et aux Arts. L'ignorance et la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les Sciences et les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui même étoit très savant, et aussi distingué par son ardeur pour les Lettres et les Sciences, que par sa vertu austère, selon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms sacrés de liberté — de conquérir le monde et d'y faire regner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scélérats, de tendre des embûches aux Peuples voisins par des fêtes et des cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, et de perpétuer par-là l'espece et les maximes de ces brigands. Devenus plus célebres et plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur et de la vertu. Le peuple Romain se donna donc pour le protecteur de tous les peuples qui recherchoient

son alliance et imploroient secours ; mais le traitre se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome et de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste et barbare; cette maxime est surtout vraie pour Rome; et si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elles les a dégradées en les employant à commettre les injustices et les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé et envahi l'univers.

Quand Cynéas pris notre sénat — de commander à Rome et de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit due, au moins en partie, à la culture des Lettres et des Sciences, puisqu'il donne le nom de très savant à Caton l'ancien, et qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, etc. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux — et le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, et il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siecle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe — s'ils avoient eu le malheur de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail ; ils seroient nés en même temps humains, compatissans polis et vertueux.

Que ces réflexions sont humiliantes — être mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgeuil, en pensant, selon les principes de l'Aureur, que nous sommes nés dans une heureuse et innocente ignorance, par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné, et que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une si grande attention de la part de la nature à nous la conserver doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes, que nous sommes nés barbares, méchans, injustes, coupables, et que nous avons besoin d'une étude et d'un travail de plusieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, justes, humains : oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous sommes si pervers, et de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible et souvent douteux.

Quoi ! la probité — de ces préjugés ? Des conséquences très désavantageuses à l'Auteur même et à toutes nos Académies ;

mais heureusement les premices du raisonnement sont très fausses.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions historiques. Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes, entre la science et la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singuliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT *une ancienne — l'inventeur des sciences.* * La science est *ennemis du répos*, sans doute; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque *l'oisiveté* est la mere de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable — c'est le sujet du frontispice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres et des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des Sciences et du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Prométhée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ebauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mémes, ces enfans de Mars,

n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur sont dûs; et le prince de leurs Poëtes défere aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Élisées.

Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontispice, je ne vois pas la finesse de cette alégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu? mais il le représente nud et sortant des mains de Prométhée, de la nature; et c'est, selon lui, le seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la finesse de sa these, de son Discours, qu'il faut le respecter comme le feu? Ne pourroit-on pas, par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme statue : satyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas; apprends imbécille, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quel opinion falloit-il — qu'on aime à s'en former. J'aurois conseillé à l'Orateur de substituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'Astronomie est née de la supersti-

tion. L'Astronomie est fille de l'oisiveté et du desir de connoître ce qui est dans l'univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, et capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oisiveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques et l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les Sciences la célebre préface que M. de Fontenelle a mise à la tête de l'histoire de l'Académie.

L'éloquence — du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que Démosthene et Cicéron ont employé leur éloquence? Est-ce à ce détestable usage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient? Il en est qui en abusent, j'en croirai l'auteur du discours sur sa parole; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font servir à éclairer l'esprit et à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'est ainsi qu'en pensoit l'Orateur Romain. Il s'y connoissoit un peu. Ecoutons-le un moment sur cette matiere. Il a examiné à fond la question qui est agitée dans ce discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvoit faire un très mauvais usage; mais, tout bien pesé, il conclut que, de quelque côté qu'on considere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, aux raisonnemens les

plus sages. (*) " Quant à ses effets ; quoi de plus noble, dit-il, de plus généreux, de plus grand que de secourir l'innocent, que de relever l'opprimé ; que d'être le salut, le libérateur des honnêtes gens, de leur sauver l'exil ? Quel autre pouvoir que l'éloquence a été capable de rassembler les hommes jadis dispersés dans les forêts, et les ramener de leur genre de vie féroce et sauvage à ces mœurs humaines et policées qu'ils ont aujourd'hui ? Car il a été un temps où les hommes étoient comme dispersés et vagabonds dans les champs, et y vivoient comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raison* qui régloit leur conduite, mais presque toujours la force, la violence. Il n'étoit point question de religion, ni de devoirs envers les autres hommes : on n'y connoissoit point l'utilité de la justice de l'équité. Ainsi *par l'erreur et l'ignorance, les passions aveugles et téméraires étoient seules dominantes, et abusoient, pour s'assouvir, des forces du corps, dangereux ministres de leurs violences.* Enfin, il s'éleva des hommes sages, grands, dont l'éloquence gagna ces hommes sauvages, et de féroces et

(*) *Sæpe et multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus et civitatibus copia dicendi, ac summum eloquentiæ studium ... si voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, sive artis, sive studii, sive exercitationis cujusdam, sive facultatis à naturâ profectæ considerare principium ; reperiemus id ex honestissimis causis natum, atque optimis rationibus profectum.*

De inventione. *p.* 5. 6. *ex edit. Glasg.*

et cruels qu'ils étoient, les rendit doux et vraiment humains „. (*) Voilà une origine et une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin; faire, en un mot, une distribution exacte de la terre a ceux à qui elle appartient; voilà les fonctions et l'origine de la Géométrie ordinaire et pratique, et il n'y a là rien que de très-juste, et que nos tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice et à l'usurpation. C'est donc de l'équité et de la droiture qu'est née la Géométrie.

La Physique, d'une vaine curiosité. La Physique est née de la curiosité, soit; mais

(*) *Quid tam porro regium, tam liberale, iam munificum, quam opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum civilemque deducere?* Cicero de Oratore. p. 14. *Nam fuit qouddam tempus, cum in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur.... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ita propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur perniciosissimis satellitibus... Deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus et sapiens).* Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgow.

que cette curiosité soit vaine, c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention et de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins et à ses commodités; et, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame jusqu'à son Auteur.

Toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grece; les Catons, et ce que j'aurois dû nommer avant tous, les divins Missionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu?

Les Sciences et les Arts — devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences et des Arts, dont la plupart sont des actes ou de vertu, ou tendans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine — sans le luxe qui les nourrit? Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en servent mal.

Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence? C'est-à-dire, si les hommes étoient nés justes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu besoin des regles de la morale. L'Auteur convient donc

que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Histoire — ni conspirateurs? Elle en seroit bien plus belle et bien plus honnorable à l'humanité, elle seroit remplie de la sagesse des rois, et des vertus des sujets; des grandes et belles actions des uns et des autres, et ne contenant que des faits dignes d'être admirés, et imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire et conduire à la vertu, véritable but de l'Histoire.

Qui voudroit en un mot — pour les malheureux et pour ses amis? Il n'est aucune science de contemplatión stérile; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

Sommes-nous donc faits — par l'étude de la Philosophie. Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre et l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que de dangers! — l'investigation des Sciences? Investigation. Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié et aussi poli que le nôtre un terme latin de Clénard francisé *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, — qui de nous en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés et d'erreurs environnent ceux qui

cherchent la vérité avec les secours que leur prétent les Sciences et les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, et qu'elle fuit qui la cherche? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu; mais une chose qui me paroit plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur, et du vice où nous sommes plongés sans les lumieres des Sciences et les instructions de la morale.

Si nos Sciences sont vaines — comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un savant? La premiere utilité des Sciences est donc d'éviter l'oisiveté, l'ennui et les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus et du bonheur de celui qui les exerce. „ Quand les Sciences ne seroient pas aussi utiles qu'elles le sont, dit Cicéron„ et qu'on ne s'y appliqueroit que pour son plaisir; vous penserez, je crois, qu'il n'y a point de délassement plus noble et plus digne de l'homme; car les autres plaisirs ne sont pas de tous les temps, de tous les âges, de tous les lieux; celui de l'étude fait l'aliment de la jeunesse, la joie des vieillards, l'ornement de ceux qui sont dans la prospérité, la ressource et la consolation de ceux qui sont dans

l'adversité;

l'adversité; il fait nos délices à la maison, ne vous embarrasse point quand nous sommes dehors, passe la nuit avec nous, et ne nous quitte point en voyage, à la campagne (*) „.

Voilà la premiere et pourtant la moindre utilité des Sciences; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux et tranquille, mais perpétuel; je dis que c'est-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, et nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la société, et qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, — moins florissans ou plus pervers? Oui, sans doute. L'Astronomie cultivée par les Géometre rend la géographie et la navigation plus sûres; on tire des insectes des secrets pour les Arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous couduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, et par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé.

(*) *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis; nam cæteræ neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Cicero pro Arc. Poët. p. 12.

La science de la Physique et de la Morale fait, que nous sommes mieux gouvernés et moins pervers; et l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts; est ce qui le rend florissant et redoutable.

Revenez donc sur l'importance — la substance de l'Etat. Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumieres et des talens auxquels la France a peut être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

Que dis je, oisifs? — O fureur de se distinguer! que ne pouvez-vous point? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des sujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a t-on pas à leur opposer, par lesquels on a renversé les idoles des payens, démontré le vrai Dieu, et la pureté de la morale chrétienne, anéanti les sophismes des génies dépravés dont parle l'Orateur? Peut-on citer sérieusement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abusent? Et faudra-t il renoncer à bâtir des maisons, parce qu'il y a des gens assez fous pour se jeter par les fenetres.

C'est un grand mal — jamais ils ne vont sans lui. Le luxe et la Science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe; celui-ci est l'enfant des richesses,

et son correctif est le savoir, la Philosophie, qui montrent le néant de ces bagatelles.

Je sais que notre Philosophie, — les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. Le luxe est un abus des richesses que corrigent les Sciences et la raison; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un Etat puissant et florissant, et qui n'entraine pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre et la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu et plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe, comme le croit notre Orateur, le réprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir et d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirable regnent parmi les négocians qui, sans s'être jamais vus, et qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scélératesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Asie. On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe et la mollesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences et aux Arts; ils n'en sont pas les suites, ainsi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui subjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus savant et le mieux instruit dans les Beaux-Arts de tout son siecle; et c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avoient résisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étoient aussi nombreuses que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette monarchie.

L'Empire Romain — hormis des mœurs et des citoyens. L'Auteur confond par-tout la barbarie, la férocité avec la valeur et la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, etc. qui ont désolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs et par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les histoires attestent que c'étoit des brigands, des scélérats, qui se faisoient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avoit rien de sacré, et qui ont profité des divisions, des révoltes élevées au centre de

ces Royaumes polis, dont le moindre réuni et prévenu auroit écrasé ces misérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit calonné? et faudra-t-il en porter uu de toile pour obtenir cette qualité? n'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, et suivi d'un domestique en aussi bon équipage : tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les especes : mais quand vous y trouverez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, et sortant des broussailles où il sembloit cacher sa misere : alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible — le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *soins futiles?* Sont-ce les gens occupés aux Arts? non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

Tout Artiste veut être applaudi. — entraîne à son tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficultueuse musique Italienne qui est du même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentillesses, et qui sont néanmoins les plus honnêtes gens

du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût? Il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût et les mœurs, parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser et d'écrire, de peindre, de chanter, etc. et le siecle précédant l'ayant pour ainsi dire épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; et par la fureur de se distinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule et dans le baroque.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage.
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siecle passé ayant enfanté, et exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les especes; on a passé un démi siecle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues et évidentes de la matiere, sur leurs causes méchaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples et absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, et aussi méchaniques

que leurs principes; et que notre siecle spirituel voit, ou au moins supçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la physique, en attendant qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes* mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque chose d'un peu au dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, et qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessus de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers et baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre; on se fait un plaisir et un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siecles: plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples; et tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences et les Beaux-Arts seront en vigueur, les siecles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

* *Je suis bien éloigné de penser — et de défendre une si grande cause.* L'Auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes, il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorence. Il a raison, sans doute; mais c'est contre ses principes,

selon lesquels, instruire quelqu'un, et le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hasard — ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bauchardons, des Adams, des Slodtz, pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais et les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'est un joli conte de Fée que ce siecle d'or, et ce mêlange des dieux et des hommes; mais il n'y a plus gueres que les enfans et les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les temples des dieux — des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des sciences et des arts dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des temples et des palais, mis le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thebes par le seul accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, et des palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités — dans l'ombre du cabinet. Que les sciencas et les arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'auteur, et c'est autant de gagné pour l'humanité et la vertu. Mais

que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des sciences et la culture des arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir et les animer. C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même temps plus humains et plus vertueux.

Les Romains ont avoué — il y a quelques siecles. L'auteur remet ici sur le tapis précisément les mêmes preuves rapportees à la premiere partie. Nous renvoyons donc le lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Genois ont bien fait voir dans la derniere guerre, que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, et qu'il ne faut à ces peuples que des occasions et des grands capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses.

Les anciennes Républiques — la vigueur de l'ame. C'est-à dire, la férocité.

De quel œil — la force de voyager à cheval ? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, et vertueux tout ensemble?

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre auteur est très-vrai, à un peu d'exagération près, qui est une licence de l'éloquence comme de la poésie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France,

et qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices; on y détruit tous les jeux de paume; et c'est là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes et les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh! que notre Orateur frappe sur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon suffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être aussi foibles, aussi vaporeux que les femmes, en sont plus dépravés, plus vicieux; c'est ce que je ne lui accorderai pas; et fussent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce soit de la bonne espece, qui est la plus commune, sans doute, je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne sait pas que ce sexe est le dévôt et le vertueux par excellence?

Guerriers intrépides, — que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre Orateur, cette petite exagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde sait que nos troupes, sous M. le Prince de Conti, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant, commandé par l'un des plus braves Rois du monde; et il est plus que vraisemblable que les Alpes, du temps d'Annibal, n'étoient pas plus escarpées qu'elles le sont aujourd'hui.

Les combats ne font pas toujours — par le fer de l'ennemi. Oh! l'auteur a raison; nous

ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les especes, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalete, de l'arquebuse, du fusil; qu'on les protege, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privileges, des récompenses; qu'on ajoute à cela des lois pour la sobriété; nous aurons des citoyens, des soldats aussi robustes que courageux; et si l'on continue avec ces réformes, la culture des sciences et des arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des officiers capables de commander à de bons soldats, deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des ſciences — au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale et annexée aux sciences. *La culture des ſciences est nuisible aux qualités morales ?* Quelle absurdité! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées, que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des sciences; malheur aux directeurs de l'éducation de la jeunesse, qui perdent de vue cet objet; je crois que ce désordre est très rare: mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie

la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses; ces choses doivent être des sciences solides, et avant tout, celle de la morale : c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colleges, dans toutes les pensions, et ce qu'on a fait dans tous les siecles policés. . . . .

Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo cognoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Horat. Epit. 2, L. I.

Je sais qu'il faut occuper — et non ce qu'ils doivent oublier. L'auteur a raison, et c'est que font aussi les maîtres, et surtout les peres et les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siecle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être: s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la mollesse; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sédentaires; passion que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles, qui font heureusement le plus petit nombre, et qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur; passion, qui est fille de l'oisiveté et de l'avarice, et assez amie de toutes les autres; qui remplit la tête de trente mots baroques et vides de sens, et pour l'ordinaire aux dépens de la science, de l'histoire, de la

morale et de la nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponté*, *manille*, *comete*, etc. Les conversations en cercle, si en usage, si estimées chez nos peres et si propres à faire paroitre les talens, les bonnes mœurs, et à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces dames, sur toutes les babioles rares que possedent ces messieurs, à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées, sur le compte de son prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oisifs de métier, et qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.

Le joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, et les plus propres à inspirer des mœurs et du goût; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs et sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu séveres souffrent encore dans la société? les exercices du corps trop négligés, les sciences et les arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates — à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'auteur ne met donc pas au nombre des sciences celle de la religion et de la morale; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des Rois de Perse, et qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers paysans mêmes.

Astiage, en Xénophon, demande à Cyrus — qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Le bon Montaigne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus petites injustices que celles-là, et l'on n'en fait pas tant de bruit; l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, et digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins sont ornés — avant même que de savoir lire. Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Grece et de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins et de nos galeries, aussi-bien que les Métamorphoses d'Ovide; dans celles-ci même combien d'allégories de la meilleure morale? et ce sont pour l'ordinaire ces sujets qu'on choisit pour exposer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins et des galeries ne sont pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires sont les

figures de la Bible, et il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naissent tous ces abus, — d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Ce texte est une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'est pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimeroit point par exemple, ce Discours, quelque séduisant qu'il soit, si l'on ne sentoit que le véritable but de l'auteur est, non pas d'anéantir la culture des sciences et des arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, et d'être encore plus vertueux que savans.

Les récompenses — aucune pour les belles actions. La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenses, beaucoup de croix de Chevaliers, de pensions, de titres de noblesse, etc. pour les belles actions: malgré cela je trouve comme l'auteur qu'il n'y en a pas encore assez, et qu'il devroit y avoir réellement des prix de morale pratique, comme il y a des prix de physique, d'éloquence, etc. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, et comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siecle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, et ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sais, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, — le renouvellement des sciences et des arts. L'auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un physicien de l'académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs, des manieres et des façons*; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque science utile, sérieuse; qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matieres, dont elle ne prend que la fleur;* qui met toute son étude à jouer le role *d'homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable*, etc. (*), et jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset.....

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits, font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,

(*) *Le François à Londres.*

Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, et qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croient les nations rivales de la nôtre; et qu'en général ils y sont peu estimés...

Sans ami, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Paris, ces écoles publiques, ces démonstrations d'anatomie et de chirurgie fondées dans les principales villes de France? ces titres de noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est il quelque pays dans l'univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser et encourager les hommes utiles et vertueux?

Nous avons des physiciens — nous n'avons

plus de citoyens. Il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie et alterent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la société, tels que sont les physiciens, les géometres, les astronomes? Les poëtes et les peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu et de ses héros, et exposent les préceptes de la morale, ceux des arts et des sciences utiles, d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.

Boileau.

Le musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur; et souvent il célebre ou les grandeurs de l'Etre-Suprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà son véritable objet. Tous ces arts concourent donc au bien public et à nous rendre plus vertueux et meilleurs.

Ou s'il ne nous reste encore, — qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne; mais il est pourtant vrai de

dire que c'est là où l'on trouve en plus grand nombre le faux témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant — et du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la these de notre auteur étoit bonne, d'aller choisir des savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention — qu'elles reçoivent. Les Académies ont cela de commun avec tous les corps d'un état policé, et elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les sciences et les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

> Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
> Le véritable esprit marche avec la bonté.
>
> *M. Gresset, ibid.*

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de lettres et les Académies doivent bien des remercimens à l'auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, et des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de lettres, des gens appliqués à des arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera

encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire, l'ignorance et l'abandon des lettres et des Académies. En indiquant à ces sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'auteur convient tacitement que c'est là un des principaux objets des lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination et à l'usage ordinaire des belles-lettres.

Qu'on ne m'oppose donc — à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi les maux qui existent, sont l'ignorance et les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remédes employés sont les instructions, les écoles, les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions — de manquer de philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, et y augmenter le nombre des ignorans inutiles et des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — la supporteroit pas. On la supporteroit à merveille,

mais elle ne seroit pas favorable à l'auteur. L'agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, et pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre auteur appelle ici de *grands philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa these a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réservée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, et qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite et par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les sages maximes — en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur, pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

Le Paganisme, — extravagances de l'esprit humain. On n'avoit pas non plus éternisé sa sagesse; et comme les bonnes choses que perpétue l'imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles et des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caracteres — Hobbes et des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi

solides et aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces écrivains sont folles, et dignes du nom de *rêveries.*

* *A considérer les désordres — ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de Mahomet et de son Alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens; et les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute; mais ce n'est pas le seul nécessaire, et Grégoire le Grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célebres — corruption des mœurs de notre siecle. On a vu ci-devant que les siecles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité : mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé et universel des passions déréglées, des siecles barbares, avec quelques poëtes libertins que laisse encore échapper notre siecle?

Et portez ensemble — qui soient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puissant ôte les lumieres et les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *arts funestes* à la vertu; qu'il donne la pauvreté à ceux

qui font un mauvais usage des richesses: mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens et les richesses sur ceux qui savent les employer utilement. Voilà la priere d'un bon citoyen, et d'un homme raisonnable.

Mais si le progres des sciences — des forces de ceux qui seroient tentés de savoir? Comme la majeure de cet argument est fausse, ces auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, et de l'auteur même du discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre ses mœurs et son goût; je me serois attendu à toute autre expression, et en ce cas-là qu'est-ce que l'auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui sont les plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui sont les plus capables de se distinguer dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de sagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reste de la société, selon les principes de l'auteur; à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, et qu'il ne rende aux sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture est très vraisemblable.

Tandis qu'il seroit à souhaiter — que la

nature destinoit à faire des disciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'auteur reconnoit formellement la dignité et l'excellence des Sciences; il n'y veut admettre que ceux qui y sont réellement propres, et il a raison au fond; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes ordinaires. Mais 1°. le Citoyen de Geneve ne raisonne pas conséquemment à sa these; car puisque les sciences sont pernicieuses aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront seront spirituels, subtils, plus ils seront méchans et à craindre; et dans ce cas, pour le bien de la société, les stupides seuls doivent être destinés aux sciences. 2°. Cet auteur a oublié ici qu'il enveloppe les arts aussi bien que les sciences dans son anathême, et que ce fabricateur d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien est un Athlete qui se plait à combattre à nud.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité; et pourquoi tout le reste du corps ne supporteroit-il pas les injures des saisons, aussibien que le visage et les mains? Ce seroit le moyen d'avoir des *guerriers capables de supporter l'excès du travail* et de résister à la *rigueur des saisons et aux intempéries de l'air.*

Les Vérulams, les Descartes et les Newtons — l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premierement, il n'est point vrai que les Vérulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maitres; ces grands

hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, et ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur temps. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, et tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les sciences et les arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, et sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers : mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre; et si les sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, et ceux qui en éclaîrent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru*. Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance et à la barbarie; et l'auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *précepteurs du genre-humain*. On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les sciences

et les arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain; l'auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, et ils n'arrachent de l'auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumiere et de la droiture qui fait le parfait honnête homme et le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que — encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne — Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie et du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences et les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls et des Chanceliers, actuellement les objets de l'admiration de l'auteur; ou Rome et l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé — l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, et elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé — les Peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux. Voilà donc l'auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres et la sagesse vont donc ensemble; les savans possédent l'un et l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent et fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs et le goût. Donc le parti que l'orateur a pris n'est pas juste, ni son discours solide.

Pour nous, hommes vulgaires, — nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines et l'appareil, et j'ajoute les stratagêmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, et former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation soit si épineuse; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, et qu'on échoue encore souvent sur certains caracteres, avec tout l'art que ce siecle éclairé a imaginé pour y réussir.

Tes principes ne sont-ils pas gravés — dans le silence des passions? La supposition du silence des passions est charmante; mais qui leur imposera silence à ces passions? sinon des lumieres bien vives sur leur perversité, sur leurs suites funestes, sur les moyens de les dompter, ou même de les éviter ; en élevant l'ame à des

objets plus dignes d'elle, enfin en devenant Philosophes et savans.

Voilà la véritable Philosophie, — *que l'un savoit bien dire, et l'autre, bien faire.* Pourquoi seroit il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire et bien penser sont inséparables, et il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succes, avoir *les lumieres et la sagesse* de son côté, ce que la culture des sciences, de la Philosophie, peut seule lui donner. „ Si vous voulez, dit Cicéron, „ vous former des regles d'une vertu so-„ lide, c'est de l'étude de la Philosophie „ que vous devez les attendre, ou il „ n'y a point d'art capable de vous les „ procurer. Or, ce seroit une erreur capi-„ tale, et un manque de réflexion, de „ dire qu'il n'y a point d'art pour acqué-„ rir les talens les plus sublimes, les plus „ essentiels, pendant qu'il y en a pour „ les plus subalternes. Si donc il y a quel-„ que science qui enseigne la vertu, où „ la chercherez-vous, sinon dans la Phi-„ losophie? „

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur: aut hæc ars est (Philosophia) aut nulla omnino, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cum minimarum sine arte nulla sit; hominum est

parum consideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cum ab hoc discendi genere discesseris. Cicero, de Offic. l. 11. p. 10. de l'Edit. de Glasgow.

ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE *viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, et par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoie, et j'espere qu'elle arrivera encore assez à temps pour être placée à la suite de nos Remarques.*

J'ai l'honneur d'être &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question*... Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs... *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752 cette vérité à*

établir.... L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu.... *C'est le droit et le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en disant que* cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.... *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la these du Citoyen de Geneve; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, et par conséquent de temps; ce qui est vrai. D'ailleurs*, cette sage Compagnie *suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en* 1751 *le sujet des prix qu'elle doit donner en* 1752. *Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme et la distribution du prix.*

RÉFUTATION

Des Observations de M. J. J. Rousseau de Genève, sur une Réponse qui a été faite à son Discours dans le Mercure de Septembre 1751 (*).

Nous sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui.... 1. Que M. Rousseau, savant, éloquent, et homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le citoyen de Genève, l'Orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences et des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décelent, malgré son Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le Prince philosophe, aussi puissant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cause (*); nous avons dit que

(*a*) La Réponse en question est celle du Roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

(*) Voici comme l'auteur anonyme de la réponse au

l'Orateur

l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences et les Arts, et qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels et leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond, qu'il a étudié les Belles-Lettres, sans les connoître; que dès qu'il s'est *apperçu du trouble qu'elles jetoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il est parvenu? que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa réplique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Discours du Citoyen de Genève se trouve désigné dan le Mercure de Septembre, p. 62. „ Nous sommes fâché qu'il ne nous soit pas permis de nommer l'auteur de l'ouvrage suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les peuples, et aussi attentif à leur procurer l'abondance des biens nécessaires à la vie, que les lumieres et les connoissances qui forment à la vertu, il a voulu prendre en main la défense des sciences dont il connoît le prix. Les grands établissemens qu'il vient de faire en leur faveur, étoient déjà comme une reponse sans réplique au Discours du Citoyen de Genève, à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les beaux arts. Puissent les Princes à venir suivre un pareil exemple, &c. "

Je me sers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres se servoient *des Sciences mondaines contre les Payens; si quelqu'un*, ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, et que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez-moi?*

Les Peres de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes, et ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement: mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes, qu'ils reprenoient avec raison.

C'est une très belle action que de désarmer son ennemi, et de le chasser avec ses propres armes: mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là; il n'a désarmé personne; les armes dont il se sert son bien à lui; il les a acquises par ses travaux, par ses veilles; il semble par leur choix et leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même; et par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaitrice; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent; la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour et la culture des Sciences et des Arts. Il n'y a donc point de jus-

tesse dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, et il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, et les moyens qu'il employe pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdroit encore; car dans cette hypothese, et selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjugnant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, et par conséquent démontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions soient très fréquentes dans le Discours du Citoyen de Genève, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincérement et de bon cœur, parce qu'alors il les considere en elles memes, il les regarde comme un espece de participation à la *suprême intelligence*, et par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son Discours il traite des

Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progres, trop passionné pour n'en pas faire un mauvais usage*, il doit, pour son bien et celui des autres, s'en abstenir. Elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne sont point faites pour lui; il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! Les Sciences et les Arts ne seroient *point faits pour l'homme?* M. Rousseau y a-t-il bien pensé? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, et selon le vrai, le rétablissement des Sciences et des Arts a fait *sortir l'homme, en quelque maniere du néant;* il a *dissipé les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé....* il l'a *élevé au-dessus de lui-même;* il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes; et ce qui est plus grand et plus difficile*, il l'a fait *rentrer en soi même, pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs, et sa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance..... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le Citoyen de Genève exhorte les Rois à appeller les savans à leurs conseils; il regarde comme compagnes *les lumieres et la sagesse*, et les savans comme propres *à enseigner* la derniere *aux peuples.* Les lumie-

res, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; et le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible? Avons-nous un modele à suivre plus grand, plus sublime, que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion et des mœurs, dans celle de la nature, et dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins et aux commodités de la vie? trois especes de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès*; ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale et de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude et l'exercice des Sciences et des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entre-

prises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres et pour eux-mêmes, qu'ils cultivent les Sciences et les Arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, repliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences: puisque, de son aveu, elles sont sans danger quand on les posséde vraiment, et qu'il n'y a que ceux qui ne les possédent pas bien, qui en abusent; on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur; et ce n'est pas la culture des Sciences qui est à craindre, selon M. Rousseau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où se reduit la défense de cet Auteur lorsqu'on l'analyse, et l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son Discours, est frivole, et que ni cette piece, ni les Observations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des Sciences et des Arts, tant pour nous procurer nos besoins, nos

commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Genève exclut de la société toutes les Sciences, tous les Arts sans exception; il regarde l'ignorance la plus complette comme le plus grand bien de l'homme, comme le seul asyle de la probité et de la vertu; et en conséquence il oppose à notre siecle poli par les Sciences et les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la seule nature, au seul instinct. M. Rousseau dans ses Observations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut, qu'il admet la théologie, la morale, la science du salut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porro unum est necessarium*, et il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, et parce qu'on *en abuse toujours*. Il paroît dans son discours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'est au contraire le luxe qui enfante les Arts, et la *premiere source du mal est l'inégalité* des conditions, la distinction *de pauvre et de riche*.

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité

triviale saute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le discours du Citoyen de Genève, qu'un Orateur de lavolée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des paradoxes que Moliere et Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope et d'Arlequin sauvage*, et comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la théologie, de la morale, etc. est déjà une demi-rétractation de sa part; car la science de la théologie, celles de la morale et du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; elles sont inconnues aux Sauvages, et l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins font encore l'admiration de notre siecle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences et des Arts la science de la morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin; merveilles qui*, de son aveu, *se sont renouvellées avec les Sciences*. Or, cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des Scien-

ces a procuré à toute la race humaine, cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, et très séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, et telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modeles pour ceux de notre siecle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver, et que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens et de convaincre leur raison.

Sont-ce des savans, dit M. Rousseau, que Jesus-Christ a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers? Ne sont-ce pas des pêcheurs, des artisans, des ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa Loi, et il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers

que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Etre suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un chrétien, un sectateur et un prédicateur de l'Evangile; voilà que l'Esprit Saint anime cet artisan, et le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, et qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à cet égard; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre et la solidité du Géometre, avec la justesse et la liaison exacte des argumens du Logicien, et qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des sciences, dans celle des arts, dont les détails les plus circonstanciés déviennent nécessaires à un orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, et donnée aux Apotres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rhéteurs. La grace et les prodiges, dira-

t on, ont suppléé à l'éloquence. La grace et les prodiges, ont, sans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter; mais il n'est pas moins constant, par l'Ecriture, que les saints Missionnaires de l'Evangile, animés de l'esprit de Dieu, possédoient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*) de voir et d'entendre de simples artisans Israëlites, non seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'écriture sainte, l'expliquer et l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission, discourir enfin avec le savoir, le feu et l'enthousiasme des Prophetes (*).

En supposant donc qu'il fût exactement vrai que la science du salut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette science renferme, exige toutes les autres connoissances humaines. Les savans Peres de l'Eglise nous en ont donné l'exemple, et saint Augustin nous dit expressément, *qu'il seroit honteux et de dangereuse conséquence, qu'un Chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes Ecritures, raisonnât si pitoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût*

(*) Stupebant autem omnes et mirabantur.

(*) Effundam de spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, &c. *Act. Apost. cap.* 2

exposé à la dérision et au mépris des infidelles (*).

Mais quoique la science du salut soit la premiere, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendroit la société, que deviendroit même chaque homme en particulier, si tout le monde se faisoit chartreux, hermite? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces solitaires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuisiers, serruriers, etc. C'est donc pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de fayance, s'élevent et produisent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain d'or et d'argent, sont fouillées et exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ses filets; que le cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de gerofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina.

(*) Turpe est autem et nimis perniciosum, ac maxime cavendum, ut Christianum de his rebus (physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem; ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur) toto cœlo errare conspiciens risum tenere vix possit. *De Genes. ad litt. L.* 1. *c.* 19.

Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie et à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, et nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages ; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Genève trouve déjà *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la république des fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu ; et le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer, qui nous débarrasse de notre superflu, et nous l'échange pour du nécessaire ; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent : qui nous instruit de leurs vices et de leurs idicules pour les éviter, de leurs vertus et de leurs sages coutumes pour les adopter : les sciences mêmes et les arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne sortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale ; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que

nos voisins sentent bien toutes ces vérités, et qu'ils savent en faire un bon usage! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je sais bien, dit M. Rousseau, que la politique d'un Etat, que les commodités (il n'a osé ajouter et les besoins de la vie), demandent la culture des sciences et des arts; mais je soutiens qu'en même temps ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation: nous ajouterons ici que, loin que la probité, l'affaire du salut, aient de l'incompatibilité avec la culture des sciences, des arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un Etat; je pense, au contraire, que l'honnête homme, le chrétien, est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs? et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, et à quelques exercices de piété? Un boulanger

qui passeroit la journée en prieres, et me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut? Un chirurgien qui iroit entendre un sermon plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu? Les devoirs de notre état font donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut; et la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité et de l'excellence de tous ces arts utiles, dira M. Rousseau; mais à quoi bon les belles-lettres? à quoi bon la philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la nécessité des manufactures de toutes especes, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux nécessaires à mille et mille besoins, ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé; vous ne sauriez plus vous passer de la Mécanique, de la Chymie, de la Physique, qui renferment les principes de tous ces arts, qui les enfantent, les dirigent et les enrichissent chaque jour; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres des Astronomes. Eh! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous

ces arts, de toutes ces sciences, de leur liaison naturelle, et de la force réciproque qu'ils se prêtent? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société, et qu'ils suivent des loix, il vous faut des orateurs qui leur annoncent et leur persuadent cette loi; des poëtes moraux, même, qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité, l'utilité de toutes les sciences frondées par le Citoyen de Genève, réprouvées avec quelques exceptions par les observations de M. Rousseau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des sciences. M. Rousseau ajoute *qu'on en abuse beaucoup*, et même *qu'on en abuse toujours*.

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit, dans sa justification, à soutenir que les sciences font toujours du mal, qu'on en *abuse toujours*, pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre la seul, citation de cette proposition en feroit la réfutation; mais les talens de M. Roussau donnent de la vraisemblance et du crédit à ce qui en est le moins susceptible; et il mérite qu'on lui marque ces égards, en étayant de preuves les vérites mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant et général des scien-

ces

ces doit se démontrer : 1°. par le fait; 2°. par la nature même des sciences considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les sciences sont excellentes en elles-mêmes, et nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les arts et les sciences dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siecle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des savans sans probité; il faut prouver que c'est de la science même que vient la dépravation, et j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les sciences et les arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siecles ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leur talens acquis à la manifester au-dehors.

Quoi de plus méchant et de plus éclairé tout-à-la-fois que Néron ? Quel siecle

plus poli que le sien? Ce doit être ici, où jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Genève. Mais quoi! osera t il dire que c'est aux lumieres, aux talens de Néron, ou de son siecle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son précepteur, sa mere! qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoissance, et ces lumieres sublimes et précieuses qu'il tenoit des leçons du philosophe le plus spirituel, et le plus homme de bien de son siecle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre que l'éducation, les sciences et les beaux-arts tiennent enchaîné, et apprivoisent en quelques sorte; mais que sa férocité trop naturelle n'étant qu'à-demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions et le pouvoir absolu; le tigre rompt sa chaîne, et, libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'avoit formé. Néron tyran et cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare et indomptable, et non celui des sciences et des arts, qui n'ont fait que retarder, et peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est général. Pour être méchant,

il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts : pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir, et c'est ce que nous font faire les sciences et les beaux-arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des sciences et des arts, ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, et qui ne vient point du tout de cette culture; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des sciences et des arts, qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la science, de la religion et des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu et du prochain : le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse et la sagacité nécessaires dans les recherches et le raisonnement qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, et nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse; en même temps qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin le troisieme but, objet particulier des arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, et de travailler à nous procurer les besoins et les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, et exer-

cer les forces du corps à des travaux nécessaires et utiles, fassent tout le contraire de leur destination? Sans une nature dépravée à l'exces, comment abuser des moyens si précieux et faits exprès pour nous conduire à des fins si louables? Et n'est-il-pas visible que c'est cette dépravation antécédente, et non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent? qu'enfin ce ne sont pas les sciences et les arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux; mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion et des mœurs : c'est donc contre celle de la nature et des arts, qui en font l'application, que portent ses déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, et en particulier de la religion et des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt, des Derham, des Pluche, etc., ont réuni ce tableau sous un seul coup d'œil, et nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique, comme le plus sublime, dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition

de la part d'une homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'univers même bien étudié; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célebre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur et sa bonté dans ses œuvres, nous fait par là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ*, en s.it assez pour *admirer, louer et bénir la main dont il reçoit ces graces.* Mais si ces pluies noyent ses grains, si le soleil les consume et les anéantit; en saura-t-il assez pour se garantir des murmures et de la superstition? Y pense-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur? Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les spheres célestes dont Copernic, Kepler, Descartes et Newton, nous ont exposé l'immensité et l'harmonie admirable; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, et qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits et combinés tous les organes des sens et du mouvement: c'est là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de St. Paul élevé au troisieme Ciel; c'est-là qu'il s'écriera avec lui : o richesses infinies de l'Etre suprême! o profondeur de

sa sagesse ineffable, que vous rendez visible l'existence et la puissance de votre Auteur! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoissance, de l'adoration et de la fidélité que je lui dois!

J'avoue, dit M. Rousseau, *que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur; mais elle n'éleve que la vanité humaine.* Elle fomente son *incrédulité*, son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire; c'est à une bouche savante que ce blasphéme étoit réservé.*

Le mot d'Alphonse X surnommé *le Sage*, n'a du blasphéme que l'apparence; c'est une plaisanterie très déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose que Dieu examine, et qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du systéme absurde de Ptolomée, et par conséquent l'éloge du vrai plan de l'univers et de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincere adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumieres découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prete à la nature; mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés; elle ne peut pas rejaillir sur les œuvres du Tout puissant; sa sagesse supreme est le garant de leur perfection, elle est à l'epreuve de

tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les marcassites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les sciences sont autant de rayons de la divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent supporter les épreuves, et auxquelles elles sont contraires! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle, et n'en différe que parce qu'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre lés nuages qui nous environnent. Nous ne disconviendrons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser; les hérésies, les schismes sans nombre le prouvent assez: ces preuves n'ont point échappé à M. Rousseau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Geneve; et un homme aussi versé dans les Belles-Lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. Rousseau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des Sciences, sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, et non pas sur *ce qu'elles doivent faire*, et sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, effor-

çons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philosophe le plus sobre et le plus sage de son siecle; Ovide et Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le Citoyen de Genève conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les religions, à toutes les sectes, et il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre Académie; sans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire sur la scene les Romains et les Grecs, les Scythes, les Perses et les Chinois, etc. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de désordre dans ceux qui les lisent que dans leurs propres Auteurs? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, et ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteron pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront

déjà

déjà dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité est inséparable de la vraie religion, et de la morale la plus pure ; et qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, et par la multitude des livres excellens qui sont les antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, et préparés par des talens pervertis. Heureusement les antidotes ne nous manquent point, et sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil et de vanité qu'il lui prête, me rappelle ces pieux spéculatifs qui, se regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris et d'indignation ; mais je ne connois point là le savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus philosophes de l'ancienne école, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vides de sens, et qui passant leur vie dans les disputes

les plus frivoles, mettoient leur gloire et leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur et l'ingénuité des mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, et par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage et solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siecles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siecle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres: c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences; proposition réservée à M. Rousseau et à notre siecle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé et

qui composent ces Corps célebres; les Newtons, les Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parent, les Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Despreaux, les Corneille, les Racine, les Bossuet, les Fénelon, les Pelisson, les La Bruyere, etc. Que seroit-ce, si nous joignions à ces hommes illustres les membres et les ouvrages distingués de ces Sociétés respectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheris, les Lami, les Regnault? etc. si nous y ajoutions les grands hommes qui, sans être d'aucune société, n'en étoient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gassendi, les Alexandre, les Dupins, les Pascal, les Nicole, les Arnaud, etc.? Qu'on nous montre dans la foule de ces savans, et en particulier dans celle des Académiciens qui se sont succédés l'espace de près d'un siecle, les mœurs déréglées, l'orgueil et tous les désordres, que M. Rousseau prétend qui suivent la culture des Sciences, et qui la suivent toujours. Si sa proposition est vraie, les volumes et les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moisson de preuves et de lauriers: mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles, qu'ayent enfanté tous les siecles précédens; mais si tous ces savans sont de tout

le siecle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, et ne se réservât cette espece de preuve, comme un privilege qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour dans ce dixieme siecle et les suivans, où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance;* nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere et l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, et que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser et d'écrire: d'où nous serions en droit de conclure que les lumieres et les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, et que tout peuple ignorant et corrompu qui reçoit cette lumiere salutaire, revient en même temps à la vertu, malgré l'arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet Auteur qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un savant qui fût à son gré, et qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun Art, au-

cune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance (*), et qui aujourd'hui s'est retranché derriere le boulevard de la théologie, de la morale, de la science du salut; cet Orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui font l'objet des travaux de nos Académies, et sur les Arts utiles qui sont sous leur protection? pour se faire enfin un dernier mur des Arts et des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux savans et aux artistes de cette espece, tous les abus, tous les désordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences et des Arts.

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans sa liste la musique, que les censeurs des Arts regardent comme une science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit

(*) On reprochoit avec raison à M. Rousseau, dans le Mercure de Juin, p. 65, de faire main-basse sur tous les savans et les artistes. Soit, répond-il, pag. 99; puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises : et page 102, il ménace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore plus grand et plus difficile, dès qu'on s'en apperçoit, de rentrer en soi-même et de se radoucir; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances.

un délassement aussi charmant qu'honnête; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus: M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite et ses discours. La musique sera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs....

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique,
Boileau. Satyr. x.

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours*; car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera, à ce que j'espere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, et qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences et les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille et mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables,

moins féroces, moins méchans; qu'il les sauvent de l'oisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes; et il est constant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les Sciences*, *les Arts*, *adoucissent la férocité des hommes; qu'ils font une diversion à leurs passions; que les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; qu'elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire*, *par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous sommes meilleurs dans ce siecle éclairé, que dans les siecles d'ignorance et de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rousseau en convient enfin, *Habemus confitentem reum*, et le procès me paroît absolument terminé; au moins j'espere qu'il sera regardé comme tel par le public équitable et connoisseur.

DÉSAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la réfutation attribuée faussemsnt à l'un de ses Membres ; tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec suprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume, ressortissent au tribunal du public : elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son auteur plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur et sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tout le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, et combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premières notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre et de ses fermiers de Picardie, puisqu'en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette province. L'Académie désavoue donc formellement l'auteur *pseudonyme*, et sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres, et que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, et quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problêmes (la seule voie propre à éclaircir la vérité), a eu assez de courage pour en soutenir le parti, et à l'Académie, qui a eu assez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

OBSERVATIONS

De M. le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, par l'Auteur de la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, &c. (a).

L'INTÉRÊT seul des sciences et des beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du citoyen de Genève, qui les regarde comme un des principes de la corruption des moeurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des savans en assez bon nombre et assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé, je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire sous mon nom, et la preuve en est l'annonce qu'en a fait le Mercure même, qui contient le désaveu de Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit

(a) Dans ces Observations, qui parurent dans une brochure 8°. sous le titre de Londres chez Kilmornek, M. Le Cat se reconnoît l'auteur des deux pieces précédentes.

donc fort inutile, si l'on ne vouloit que faire savoir au public que je suis l'auteur de cette réfutation : mais on est colere, et *plus occupé* du desir de se venger, que *du soin* d'examiner si ce desir est juste, et si les moyens qu'on emploie pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois sans rien accorder à mon amour-piopre, sans me fier à mon jugement, penser que cette Académie, qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le citoyen de Genève, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs savans, et entr'autres de l'auteur du Mercure, mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, page 171. „ De „ toutes les critiques qu'on a faites de „ l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus „ détaillée et la plus propre, par la mé- „ thode qui est observée, à faire décou- „ vrir la vérité. „ Ai-je profité de cette méthode et de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoitre pour une critique des plus complettes et des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Roussaau. J'affoiblis encore l'expression du plus

grand nombre, et de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué, comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *a priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature et de celle des sciences : preuves qui sont des démonstrations en ce genre d'écrire, et qui caractérisent particulièrement notre brochure. Je sais qu'il entre de la complaisance dans les lettres écrites à un auteur : mais la flatterie n'a pas un ton si uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai pas la permission de nommer; personnage qui est trop respectable, et qui m'est trop supérieur pour être soupçonné de sacrifier la vérité à cette basse politesse.

„ J'ai lu avec un très grand plaisir et „ la plus grande édification, me dit-il, „ votre réfutation aussi pieuse que forte „ contre l'hérésie de M. Rousseau. Il me „ semble qu'il ne reste pierre en place de „ ce monstrueux édifice. Vous avez pris „ la défense de la vérité et du goût avec „ les armes du goût même. Je suis faché „ seulement que vous n'ayez pas combattu cet ennemi des lettres pendant qu'il „ étoit debout..... Il est vrai que vous „ l'empêcherez de se relever, et que vous „ l'écraserez, &c. „.

Un savant attaché au Prince qui s'est le premier signalé pour la défense des

beaux arts, m'écrivit le 18 mai sur le même sujet, des choses plus fortes encore. Je suis obligé d'en supprimer la plus grande partie, par cette seule raison qu'elle m'est trop honorable.... „ Vous n'abandonnez „ point, me dit-il, cet ennemi du savoir „ (M. Rousseau), et vous le pressez si „ vivement, qu'il perd à tout moment de „ son terrain, sans rien gagner sur le „ votre; nous avons tous intérêt d'applau- „ dir à votre triomphe; votre gloire aug- „ mente la nôtre. Tous les littérateurs „ vous doivent des couronnes, comme on „ en donnoit autrefois aux libérateurs „ des nations. Je ne crains plus qu'après „ une telle réplique on ose désormais at- „ taquer les sciences et les arts. Vous les „ avez vengés des reproches d'un ingrat „ qui, après s'être heureusement façonné „ par leur culture, a voulu les faire tom- „ ber dans le plus grand mépris, &c. „ Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations; mais je ne saurois opposer aux traits satyriques de mes ennemis, que les sentimens contraires des savans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que Messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai fait à leurs remparts la plus large brêche; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils

me témoignent, et je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de l'*ennemi des lettres & du savoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point par des épithetes plus odieuses, le zèle qui me porte à défendre et les belles-lettres, et l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet académicien : j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon ; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place : mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin ; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres et respectables auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur sont point dues* (*).

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres*, et *que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir

(*) M. Pascal, dans les lettres Provinciales, fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des titres et des droits de l'Abbaye de St. Oüen, &c. contre le mémoire de M. Térisse, pour réfuter et tourner en ridicule ces titres et ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

cette Académie avancer des propositions hasardées; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon eux, la culture des sciences et des arts corrompt les moeurs, et qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de lettres. De quelle grace s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice? Mais applaudissons à la délicatesse de Messieurs de Dijon; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des belles-lettres que je défends, et qu'ils ont trahie : oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait profession des lettres*, la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profession*, et le principal but de tous ses exercices; mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériser par cette expression indécente un stratagême permis, usité dans toutes les especes de guerres? Ainsi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, et

qu'en ruses, en stratagêmes, ils l'auront remporté sur les *plus vieux renards* (*) militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Saas, les Quesnay, ces auteurs déguisés que je viens de citer, et qui ont fait et font tant d'honneur à la république des lettres, tant par leur savoir que par leur probité, sont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profession des lettres*. Ainsi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit sous le nom des théologiens d'Hollande, sans leur aveu, et pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces Messieurs la même flétrissure; aussi-bien que Jean Cassien, auteur du cinquieme siecle, qui s'est déguisé sous le nom des Provinces Belgiques; M. de Sacy, sous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, sous le nom des Rabbins d'Amsterdam, &c. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucuns savans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, et des plus dignes d'être nos modeles à tous égards, qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de compagnies comme les précédens, et qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore sous des noms de particuliers connus et des plus respectables, sous des noms de souverains même. Ceux d'Aristote, de Cicéron, de Virgile, ont servi de masque à des au-

(*) Expression de M. de Turenne, en parlant de Montecuculli.

teurs;

teurs; on a emprunté ceux de Saint Athanase, de Saint Augustin et des autres Peres de l'Eglise; on s'est déguisé sous ceux d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Louis XIV. Est-ce faire déshonneur à Messieurs de Dijon, de les mettre à la suite de ses noms fameux? et ces déguisemens, je le répete, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les siecles, ne m'est-il pas bien doux de partager avec eux et avec les sciences et les arts, dont ils font l'honneur, l'anathême émané du tribunal de l'Académie de Dijon?

Je conviens qu'un auteur qui mettroit sous le compte d'un autre des infamies, feroit une fausseté indigne d'un homme de lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puisse rien me reprocher de pareil, elle ne sauroit désavouer que de tous les illustres auteurs déguisés, pas un seul n'a eu un but plus louable et plus honnête que celui que je me suis proposé dans cet innocent stratagême; car, malgré la colere qui anime ces Messieurs, quels reproches me font-ils? J'ai cru, selon eux, *intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré*; c'est-à dire, j'ai cru intéresser le public en faveur des sciences et des arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute parce qu'elle a dû donner à ces Messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir* à ce public *quelque semence de division* dans

la société de Dijon; et qu'il y avoit parmi ces Messieurs quelqu'un d'assez peu soumis à leur décision pour croire que ces sciences et ces beaux-arts, loin de corrompre les moeurs, les rendent plus pures et plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juste; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuser; et j'ajoute l'impénitence au crime; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, et le ferois encore si j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeste, que *rien ne m'obligeoit à me masquer*; car ces motifs me paroissent aussi pressans que justes. Oui, j'ai cru devoir *intéresser le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des beaux-arts, l'ornement et le soutien des états, et l'appanage le plus flatteur et le plus brillant que l'homme ait reçu de son auteur. J'ai cru que je devois *laisser entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une société qui fait profession de cultiver les sciences et les arts, qui étoit conséquent dans sa conduite, et qui pensoit que ces sciences et ces arts ne sont pas des corrupteurs des bonnes mœurs; et en cela même j'ai cru faire honneur à Messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée désavantageuse qu'en a donné le problême singulier proposé par cette Académie, et le triomphe encore plus singulier décerné au citoyen de Génève. Il étoit permis à M. Rousseau d'user de la *liberté des problêmes*, puisqu'on

avoit eu l'imprudence d'en proposer un de cette espece; mais il étoit contre la sagesse qu'on doit attendre d'une société de gens de lettres, de mettre en problême une question dont l'affirmative a toujours passé pour constante, et qui doit surtout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'Académie françoise: *L'amour des belles-lettres inspire l'amour de la vertu.* S'il est scandaleux qu'une Académie rende cette question problématique, de quelle dénomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, et son obstination à soutenir, à défendre cette décision?

Nous avons pu couronner le citoyen de Genêve, diront ces Messieurs, sans adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fausse et dans le *fait* et dans le *droit :* dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problême, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie et l'autre fausse ; c'est à la bonne solution du problême, c'est-à-dire, au seul *vrai*, qu'on doit accorder la couronne promise. Jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs; et l'Académie qui enfreindroit cettte regle, seroit aussi coupable que le juge qui sacrifieroit l'innocence et le bon droit des cliens à l'éloquence des avocats. Je dis éloquence,

en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au discours du citoyen de Genève emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, et que pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déjà sûr, quand elle a proposé ce problême, qu'elle doutoit que ... *le rétablissement des sciences et des arts eût contribué à épurer les mœurs;* mais dans le désaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque. *M. Rousseau*, dit-elle, a usé *de la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, et l'Académie* (de Dijon) *a eu assez de bonne foi pour la couronner.* Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronnée, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité.* Ainsi cette Académie pense que le *rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre les mœurs.* Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit? „ Vous m'avez „ trompé dans les représentations que „ vous m'avez faites pour déterminer à „ vous établir; vous ne m'avez montré „ que des utilités dans ce projet; vous

„ m'avez dissimulé qu'il détruisoit le plus „ précieux de tous les avantages que je „ puisse procurer à tous mes sujets, la „ probité, la pureté des moeurs. Je n'ai „ garde de souffrir dans mes états une „ société qui est persuadée elle-même que „ l'objet de ses travaux est la perversion „ des moeurs, et qui en fait une profes- „ sion publique. *De ore tuo te judico*, &c. „ Rentrez donc dans le néant que mé- „ ritent, selon vous mêmes, les arts que „ vous exercez. Je ne veux protéger et „ laisser décorer du titre d'arts *libéraux*, „ de *beaux* arts, que ceux qui conduisent „ à la vertu. „ Quel est l'académicien et le patriote qui, pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond et très essentiellement l'Académie de Dijon, *en laissant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette société qui pense comme elle pensoit, quand elle a sollicité son établissement; qui pense comme l'Académie françoise de Paris, et je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Académies de l'Europe. Ce bon office déplait à celle de Dijon; elle s'en offense; elle le paie par des invectives; elle ne veut pas absolument qu'on croie qu'il y ait un seul homme chez elle qui fasse des sciences le cas qu'en font tous les savans de l'Europe révoltés contre son problême. *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*. Après la déclaration formelle de ces Messieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je sors de la question. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des académiciens de Dijon qui ne soit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui soit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit, une décision qui auroit passé contre son avis.*

Voilà, sans doute, le grand argument de Messieurs de Dijon: mais qu'ils se dépouillent pour un moment de leur préjugé, et que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur probléme comme une conspiration contre la république des lettres; alors ils sentiront que cet académicien, assez brave pour les contredire en face et par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, seroit un digne citoyen, qui, en se faisant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus positives, un héros de cette république, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere et de libérateur de la patrie.

Puisque l'académicien réel de Dijon seroit si louable, celui qui a emprunté son titre ne sauroit être criminel; aussi le sentiment contraire est-il encore réservé à la seule Académie de Dijon.

L'illustre Secrétaire d'une Académie déjà célebre, quoique naissante, n'ignoroit pas mon déguisement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapportés ci-devant: „ Nous avons tous intérêt d'applaudir à „ votre triomphe. Votre gloire augmente

„ la nôtre: tous les littérateurs vous doi-
„ vent des couronnes, comme on en don-
„ noit autrefois aux libérateurs des na-
„ tions. „

Enfin, Messieurs de Dijon reconnoissent le tribunal du public; c'est à lui qu'il appartient de décider lequel des deux procédés est indigne de gens de lettres, de celui qui tend à faire regarder les lettres comme les corruptrices des bonnes moeurs et le poison de la société, ou de celui qui a pour but de leur conserver le précieux avantage d'être le lien le plus doux et le plus pur de cette société, le flambeau qui rend l'esprit juste, la regle qui rend le coeur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse et de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir les lettres, et de leur substituer l'ignorance et la barbarie, ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur et de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher et fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'estime et de l'honneur des nations. C'est ce dernier personnage que fait et fera toute sa vie,

LE CAT.

A Rouen, ce 25 *août* 1752.

P.S. Il paroît par le désaveu de Messieurs de Dijon, que M. Rousseau a im-

primé une réponse à la réfutation que j'ai faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vue, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire qui je la voie.

Si M. Rousseau me chicane, comme Messieurs de Dijon, sur mon déguisement; je viens de répliquer à sa réponse. S'il est question du fond de notre dispute, mon illustre adversaire a donné assez de preuves de la fécondité de son génie à soutenir des propositions fausses, pour déviner aisément qu'il ne restera jamais court, quelque démontré que soit son tort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus manifeste des talens, des sciences et des arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu il peut causer aux amateurs, et de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des lettres, ne produit à son auteur même d'autre avantage, *sinon*, dit le grand Descartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ses spéculations seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.* Le citoyen de Genève a cultivé les lettres avec tant de distinction, que nous avons lieu d'espérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-dessus de cette foiblesse. Malgré cette fécondité de M. Rousseau, on ne voit cependant paroître de lui que ses premieres

premieres raisons tournées de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon, qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. Rousseau à notre ouvrage, qui ne soit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un et l'autre, les y trouveront aussi bien que moi: ainsi je me passerai fort bien de cette réponse; et quand je la verrois, je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pousser plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur et la témerité.

REPONSE

Au Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne (*a*).

Le discours du citoyen de Genève a de quoi surprendre ; et l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Est-ce son sentiment particulier que l'auteur a voulu établir ? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public ? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, et l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, et le faire triompher par sa propre défaite ?

Sa façon de penser annonce un coeur vertueux ; sa maniere d'écrire décele un

(*a*) Cette Réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur ; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui : aussi Rousseau dans sa réponse, qui se trouve à la page 83 du troisieme volume des mélanges, y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

esprit cultivé: mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, et que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste et si recherchée? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu? pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit et faire briller son imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son discours? Ce que l'on conclut aprés la lecture d'un Roman ingénieux; en vain un auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte ni d'avoir assez de capacité pour appréhender quelque chose au préjudice de mes moeurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance; en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre interêt

que de soutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son coeur, et de procurer la satisfaction de voir réunies dans son ame les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

LES sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les moeurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue: aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son discours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle : il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque maniere du néant de son ignorance ; dissipant par les efforts de sa raison les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes spheres des régions célestes ; asservisssant à son calcul les mouvemens des astres, et mesu-

rant de son compas la vaste étendue de l'univers; rentrant ensuite dans le fond de son coeur et se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux sciences! Qu'il en montre bien la nécessité et les avantages! Qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, et encore plus à le rétracter!

La nature, dit-il, est assez belle par elle-même; elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ces dons sans les connoître! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs moeurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des sciences et l'apologiste des moeurs! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir?

La nature d'elle-même est belle, sans doute; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les savans employent leurs recherches? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, et qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force et d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passageres ou à une stupide admiration? Les moeurs sont-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée? Et à mesure

que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, et plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a fait à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible! Sans la raison qui nous éclaire et nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins? Ce n'est que par le secours de la réflexion et de l'étude que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle et immortelle, à la connoissance de ses devoirs et de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les moeurs, que l'auteur s'attache à décrier les sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la société: mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, et les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un

Etat, plus l'Etat est florissant; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend? le médecin, pour découvrir la nature des maladies, et la propriété des remedes? le jurisconsulte, pour discerner l'esprit des loix et la diversité des devoirs? le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, et décider avec équité des biens et de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; et comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats, sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; et plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité a bien faire.

Le citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire sa mo-

destie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins savant : ce sont les sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles ! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connoît pas, c'est là ce qu'on appelle être vertueux; qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-temps; c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou que quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux-brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense, le courage manque, et la vertu s'évanouit. Si les sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remede. Un botaniste habile sait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénéneufes; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des uns et le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille fans choix. Un homme éclairé par les sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice et dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu et dans la

paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime et son goût pour l'une, son horreur et ses mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays où sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait si souvent de nos moeurs avec celles des anciens ou des étrangers, (paralleles odieux, où il entre moins de zèle et d'équité, que d'envie contre ses compatriotes et d'humeur contre ses contemporains), n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objets, à l'économie du Gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les moeurs, en différens pays et différens temps? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? et s'il fut des temps, s'il est encore des climats où certains crimes sont ignorés, n'y voit-on pas d'autres désordres? N'en voit-on pas encore de plus mons-

trueux chez ces peuples dont on vante la stupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil et l'injustice? y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance; leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? et à quel excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regles, et qui ne connoît point de frein? Mais quand même dans ces contrées sauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit on surtout ces vertus sublimes, cette pureté de moeurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs moeurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures qui ont triomphé des erreurs et des vices? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes et les préjugés; c'est l'orgueil, c'est l'obstination qui produisent les schismes et les héresies; c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance, la révolte, les passions, tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; seule elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de

n'être pas assez connue, elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter: on l'aime dès qu'on la connoît; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire et de nouveaux moyens pour la pratiquer: plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine et l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement; c'est dans les livres de morale et les annales saintes qu'il en voit les exemples, et qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la religion et à la vertu des lumieres si pures, des appuis si puissans; et ce sera à cette même religion qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des moeurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes moeurs. Je dis plus: l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent

être dues au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le géometre apperçoit l'effet d'une Intelligence sans bornes. Dans la sucession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité et la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le physicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre et le Maître.

De ces réflexions, le vrai philosophe descendant à des conséquences pratiques, et rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent le bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, et ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé; il se retourne naturellement vers son premier principe et sa derniere fin. Heureux, si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son coeur que dans la possession de son Dieu!

SECONDE PARTIE.

Ici l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, et de l'ascendant qu'ont sur

l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens et en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des sciences et des arts la décadence des royaumes et des empires. Il impute aux savans et aux artistes le luxe et la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grèce, la République de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des sciences et au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à son souvenir ces législateurs fameux qui ont éclairé, par l'étendue de leurs lumieres, et réglé par la sagesse de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les premiers fondemens; ces orateurs célebres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine par la force victorieuse de leur sublime éloquence: ces Philosophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits et leurs vertus morales ont illustré leur patrie, et immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les sciences ont contribué part-tout au

bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la vertu?

Non, ce n'est pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse et le luxe; et dans aucun temps les richesses n'ont été l'apanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la cour, combien de philosophes réduits au manteau et à la besace, enveloppés dans leur propre vertu, et ignorés dans leur solitude! combien d'Homeres et de diogenes, d'Epictetes et d'Esopes dans l'indigence! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité; et une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes; ils ne travaillent que pour les riches, et ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des sciences et des arts, c'est, continue l'auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice et l'hypocrisie; politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts et à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence

fût jointe au désordre, et le scandale au crime ? Quand effectivement cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre pour voiler ses foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, et qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienfaisance et de la modestie? On l'a dit, et il est vrai : l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un et l'autre sans être bien savant ; et plus communément encore, on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles et presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser, tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur,

ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues et des usages les plus communs; bientôt par le ridicule qu'il y porte et qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve et qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte : on raille hautement celui qui part; et tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; et c'est à ces défauts que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être par aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des sciences et des arts, on voyoit, ajoute l'auteur, des empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur et plus en philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux qui, transportés par des passions violentes, et traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité : c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ra-

vages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit et n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance et de barbarie ces siecles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre et de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, et les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Genève ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des Barbares se ménagent moins et s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leur défaite. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir, l'excitent dans ces ames généreuses qui se

risprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des prejugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais envain les flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'Océan, et ne laissent sur ses bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere! il s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent: et le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec sureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des sciences, se rend utile à la société, honore sa patrie, fournit sa course dans l'innocence, et la termine avec gloire.

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Lyon, le 22 juin 1751.

PAR M. BORDE (*).

ON est désabusé depuis long-temps de la chimere de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins et les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux et les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des

(*) M. Rousseau répliqua à ce discours par un écrit intitulé : *Derniere Reponse*, qui se trouve dans le troisieme volume des Mélanges.

tyrans ; la reconnoissance et la crainte éleverent les trônes et les autels. La superstition et le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions et des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages et plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage et l'Asie esclave, la Grece pensa, et s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philosophes formerent ses mœurs et lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée et les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux Arts utiles et aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Législateurs de la Grece ? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux et les plus savans de leur siecle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude et la réflexion peuvent donner de lumiere à l'esprit, et ils y avoient joint les secours de l'expérience, par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crête, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions-

est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie qu'ils perdirent leur mœurs ; les Scythes dégénérerent aussi, quoique plus tard : des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables; se priver de tout et ne desirer rien, est un état trop violent; une ignorance si grossiere ne sauroit être qu'un état de passage; il n'y a que la stupidité et la misere qui puissent y assujétir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution et par choix. Ses loix, si admirées, avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres et des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation et les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits et méprisés, l'austérité et la férocité des mœurs qui en étoient la suite, et qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, sont déjà d'assez justes reproches: peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or: mais que devenoient les vertus de ses citoyens, sitôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie? Lysandre et Pausanias n'en furent que

plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus savante, ingénieuse et magnifique; elle enfanta tous les Arts et tous les talens; et dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, et il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, et qui ne pouvoit se défendre que par une très grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps: la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation: et tandis que les Athéniens et plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grece Sparte seule languissoit dans le repos, et voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les Etats dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte; que nous resteroit-il de cette contrée si célebre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens,

riens, pour transmettre sa gloire à la postériré; le spectacle de ses farouchcs vertus eût été perdu pour nous: il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, et qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œure d'éloquence et de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agséables, qui conservent ou embellissent la vie; enfin l'inestimable tradition des pensées et des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité; toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, et n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, et les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science? Quoi! le don de penser seroit un présent funeste de la Divinité! Les connoissances et les mœurs seroient incompatibles! La vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle; et le flambeau de la raison la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! Quelle étrange idée

voudroit-on nous donner et de la raison et de la vertu!

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes? On objecte que les Sciences et les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des Etats: on cite pour exemple Athenes et Rome. Euripide et Démosthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates et aux Macédoniens: Horace, Virgile et Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns et les autres ont été témoins des malheurs de leur pays: ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate et de Caton.

En accordant que l'altération des loix et la corruption des mœurs ayent beaucoup influé sur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences et les Arts y ayent contribué? La corruption suit de près la prospérité; les Sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps: des choses si diverses peuvent naître ensemble et se rencontrer: mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause et d'effet.

Athenes et Rome étoient petites et pauvres dans leurs commencemens; tous leurs citoyens étoient soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses et de la puissance. Une partie des

citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir et à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, et créerent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle des richesses et des voluptés, profanoient les loix et les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie et des Arts, instruisoient, ou célébroient les vertus ; et donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme et l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mémes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les Lettres, et qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques et moraux de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, et non celui de la science et du travail. Les hommes dans tous les temps et dans tous les pays ont eu des passions ; ils les

ont chantées. La France avoit des romanciers et des Troubadours, long-temps avant qu'elle eût des savans et des philosophes. En supposant donc que les Sciences et les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en prose et en vers : avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes et les historiens on fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout: et c'est perdre le temps que de chercher des causes particulieres, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier; elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius, des Cassius et des Grecques : elles succomberent sous les armées de Sylla, de César et d'Octave: Rome perdit sa liberté; mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie et massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur; et l'auguste Corps du Sénat n'a-

voit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage et de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice disposoit du trône, Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser et fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts; et de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des Lettres? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs Philosophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Est-ce l'étude de la Philosophie et des Arts qui fit autant de monstres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les Lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainsi par dégrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, et l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie et la servitude, ses compagnes fidelles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire et le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont les plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont

été attirées dans ce puissant Empire par le héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur: le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, le fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-temps à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les Lettres ont été cultivées, et que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des Lettres et leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune et l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siecles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, et le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des Sciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, et une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits

Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville: de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages et leurs maisons, tremblans sans cesse pour une Patrie toujours prête à leur échapper : c'est une monarchie vaste et puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiment pour la sûreté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux et tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans allarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts et les Lettres dans l'enceinte des villes: toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, et dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit et les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV, et de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere et savante, est devenue le modèle et l'arbitre de l'Europe; elle sait vaincre et chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, et son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, et dans tant d'autres occasions que je pourrois citer? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les

retraites de Prague et de Baviere? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siege de Berg-op-Zoom, et à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entiérement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles et les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance et de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies pas les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés et délicats; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, et un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule et de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, et ce n'est

même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses et l'oisiveté. Les Provinces entieres et la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus: la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences et les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences et les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Savans, les Philosophes, les grands Orateurs et les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence: il y a plus, dans le nombre infini des grands Écrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou

trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, et les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées? Des Ecrivains, la plupart obscurs; se sont jetés de nos jours dans de plus grands excès; heureusement cette corruption a peu duré; elle paroît presque entierement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particuliere du goût léger et frivole de notre nation: l'Angleterre et l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, et non des Sciences et des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste et de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreindre?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux et savant qui anime les Arts et les éleve à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la peinture, de la sculpture et de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes: et une nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des peintres et des musiciens, se laisseroit manquer de laboureurs et de soldats. Mais lorsque les armées sont completes, et la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des citoyens? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux, des statues et des spectacles.

Vouloir rappeller les Grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort et robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton: avec l'humeur et les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, il combattit, et mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main et combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses: ils se consacroient tout entiers à leur patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne savoit qu'exister; la tempérance et le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées: on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux; et qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrurent: l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement: un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces Consuls anciens, demi-bourgeois et demi paysans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, et revenoient le lendemain cultiver les leurs! Les circonstances seules ont fait ces différences: la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature et de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article

du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la regle, et l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce et bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom et la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur et de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces demonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides et de dupes? Croira-t-on que tous soient en même temps et trompeurs et trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tran-

chantes des caractères; elle rapproche les hommes, et les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offriroit que des disparates et des chocs; on se haïroit par les petites choses; et avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisances que de services; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce et polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au-deçà et au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attequer les sciences dans les effets qu'on leur attribue, on les empoisonne jusques dans leur source; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste, on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le systême moral; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances, et par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduit à la condition des brutes, notre vie se passeroit à ramper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir et à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est

un état de crainte et de besoin, tout est danger alors pour notre fragilité: la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, et qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître?

Telle est la noble distinction d'un être pensant; seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled; ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se sont faits dans les sciences: on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires, on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissent que difficiles et glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter? Ce que nous appellons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime et courageuse : il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation; et l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardée d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduit comme par la main à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés et taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scéne de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu: peut-être leur devra-t on un jour la connoissance du regne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites et les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas, au contraire, que l'Etre suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité? Quelle audace, nous dit on, ou plutot quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont égarés? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans melange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutot l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les philosophes étoient des hommes; ils se sont

trompés. Doit-on s'en étonner? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, et corigeons-nous; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles et si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur; une seule mene à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, et qu'elle ait été découverte si tard?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face: ceux-là rassembloient les motifs de douter: ceux-ci réduisoient tout en dogmes: chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, et se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude et la pauvreté, comme l'asyle des mœurs: d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité et de celle d'autrui: quelques-uns fréquentoient les Cours et les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois et aux peuples. Un seul homme n'est pas tous: un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science: c'est par la comparaison

des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entredétruisent, que la vérité triomphe: ces diverses parties se modifient, s'élevent et se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages se dissipent, et la lumiere de l'évidence se levé.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La méthaphysique vouloit connoître la nature des esprits, et, non moins utile peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations: le physicien a entrepris l'histoire de la nature, et n'a imaginé que des romans: mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables? La chymie n'a pu nous donner de l'or, et sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses et ses mélanges. Les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts et leurs déréglemens; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peu-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroissoient plus sages que nous: nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens et ses dogmes, et par conséquent ses erreurs et ses absurdités. Cicéron et Platon traitoient la Philosophie en dialogues: chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion; on disputoit, on cher-

choit, et on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie: mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités et les vraisemblances, et de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées! et combien n'y en a-t-il pas, qui ne sont que probables! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême qui s'est long-temps attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer, devroit régler l'acquisition, l'enchaînement et le progrès de nos idées: nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, et parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard; chaque Auteur a suivi l'idée qui le dominoit, souvent sans savoir où elle devoit le conduire: un jour viendra où tous les livres seront extraits et refondus, conformément à un certain systéme qu'on se sera formé; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route et souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser les toutes connaissances humaines, de choisir le meilleur ordre

pour les présenter à l'esprit? Sommes-nous assez avancés pour cela? Il est du moins glorieux de le tenter: la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des Lettres.

Le temple des Sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siecles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste: mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut? Quels éloges ne doit on pas à ces hommes généreux, qui ont percé et écrit pour la postérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons les sur la vie totale du genre-humain, méritons d'y participer, et que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées: celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, et consacrées à l'admiration de tous les siecles; tandis que les autres voient disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naitre: chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judi-

ciaire, de la cabale, et de toutes les sciences qu'on appelloit occultes: elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible; et quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porte non sur les savans, mais sur les sophistes; non sur les Sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire: Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter, et il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni guersiers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds, qu'elle feroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de juges, ni de magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils? Il ne leur resteroit que les Sciences et les Arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la

plus noble et la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiste; j'avoue que son travail est de premiere nécessité: mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? et parce qu'il est plus nécessaire que les loix, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du magistrat ou du ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de labourreurs, et qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité: tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre? quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuisibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos be-

soins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens et par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere science de l'homme; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, et qui nous élevent jusqu'à son Auteur: toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble et d'utile dans l'esprit des hommes! Quoi, les ministres d'une religion pure et sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme et du citoyen! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir: comme si les vertus étoient divisées, et devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible: il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, et non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les Arts et les Sciences, sous prétexte que le luxe va rarement

sans elles, et qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure? La plupart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans eette prétendue objection: le Géometre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Ar s, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoitre. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présant, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchoient tout nuds; celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce et le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, et les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, et se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siecles anciens que l'on veut nous faire regretter,

La terre ne suffisoit ni à la nourriture,

ni au travail de ses habitans; les sujets devenoient à charge à l'Etat; si-tôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, et qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimere de la politique, et qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir et occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouït avec modération de ce qu'on nomme luxe, et qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation et la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces: les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare; l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps de la nation, borné à la simple existence: en sorte qu'on peut regarder le

luxe

luxe comme une humeur jetée sur une très petite partie du corps politique, qui fait la force et la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amollissent le courage: on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, et les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les Sciences! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs et des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, c'est-à-dire, des nations les plus guerrieres et les plus savantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes; c'est qu'ils étoient très injustes: ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être savant. A toutes ces révolutions, j'opposerai seulement la plus vaste et la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'est celle de l'Amérique, que les Arts et les Sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens et les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité; mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire: l'ambition

des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes ; graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération et l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire et de la vertu, ce sont des exceptions si singulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences : pour nous en convaincre, jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes et heureuses de l'Europe, de ces régions funestes où l'homme est ennemi né de l'homme ; où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins ? où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions et les crimes. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive ; elle produit des épines et des poisons, elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant

et bien gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius et Térence les charmes de la philosophie et des Lettres, et ceux de l'amitié, plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius qui, avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus : mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits et par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse et bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer et à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu et du bonheur; les sciences et les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin et des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un

faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice et la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes et sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis et ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, et en extrait le bonheur: elle sait tour-à-tour s'abstenir et jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont faits quelquefois: mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits?

Otez les arts du monde: que reste-t-il? les exercices du corps et des passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts; les arts sont nécessaires à une Nation heureuse: s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature; de quoi n'abuse-t-elle pas? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous: nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité et des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes et redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

(*) *Considérations sur les Mœurs.*

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus et les talens; elles sont des sources vivantes de l'émulation. César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels que nous voudrions en vain méconnoître: la Fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus, elle suspend la pensée: elle calme nos agitations et nos troubles les plus cruels; elle anime la valeur, et préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine poésie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité, elle fait sourire la sagesse; les chef-d'œuvres du théâtre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'est aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit et l'enjouement ingénieux, qui font les charmes de la société; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scene du monde, et multiplié les bienfaits de la nature.

ARRÊT
DE LA COUR
DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre: Emile, ou de l'Education; par J. J. Rousseau, *imprimé à la Haye....* M. DCC. LXII. *à être lacéré et brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Justice.*

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 Juin 1762.

Ce jour, les Gens du Roi sont entrés, et Me. Omer-Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit:

Qu'ils déféroient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé *Emile, ou de l'Education; par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève*, dit imprimé *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît composé que dans la vue de ramener tout à la religion naturelle, et que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'Education qu'il prétend donner à son éleve, à développer ce systéme criminel.

Qu'il ne prétend instruire cet Eleve que d'après la nature qui est son unique guide, pour former en lui l'homme moral; qu'il regarde toutes les religions comme également bonnes et comme pouvant toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale, qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoissances que l'instinct porte à chercher, flatte les passions comme les principaux instrumens de notre conservation, avance qu'on peut être sauvé sans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité, qui peut excuser l'homme; que selon ses principes, la seule raison est juge dans le choix d'une religion, laissant à sa disposition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre suprême que cet auteur croit honorer, en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la religion, ou que l'Eglise a prescrit sous la direction de l'Esprit saint qui la gouverne.

Que conséquemment à ce système, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle soit chez les différens peuples, il ose essayer de détruire la vérité de l'Ecriture sainte et des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres saints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Eglise; et que ramenant tout à cette religion naturelle, dans laquelle il

n'admet qu'un culte et des loix arbitraires, il entreprend de justifier non-seulement toutes les religions, prétendant qu'on s'y sauve indistinctement, mais même l'infidélité et la résistance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de Jésus-Christ et l'existence de la religion chrétienne, qui seule a Dieu pour auteur, et à l'égard de laquelle il porte le blasphême jusqu'à la donner pour ridicule, pour contradictoire, et à inspirer une indifférence sacrilege pour ses mysteres et pour ses dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels sont les principes impies et détestables que se propose d'établir dans son ouvrage cet écrivain qui soumet la religion à l'examen de la raison, qui n'établit qu'une foi purement humaine, et qui n'admet de vérités et de dogmes en matiere de religion, qu'autant qu'il plaît à l'esprit livré à ses propres lumieres, ou plutôt à ses égaremens, de les recevoir ou de les rejeter.

Qu'à ces impiétés il ajoute des détails indécens, des explications qui blessent la bienséance et la pudeur, des propositions qui tendent à donner un caractere faux et odieux à l'autorité souveraine, à détruire le principe de l'obéissance qui lui est due, et affoiblir le respect et l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croient que ces traits suffisent pour donner à la Cour une idée de l'ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maxi-

mes qui y sont répandues, forment par leur réunion un systême chimérique, aussi impraticable dans son exécution, qu'absurde et condamnable dans son projet. Que seroient d'ailleurs des sujets élevés dans de pareilles maximes, sinon des hommes préoccupés du scepticisme et de la tolérance, abandonnés à leurs passions, livrés aux plaisirs des sens, concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, et qui au noble desir de la solide gloire, substitueroient la pernicieuse manie de la singularité? Quelles regles pour les mœurs! quels hommes pour la religion et pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au chrétien et au citoyen!

Que l'auteur de ce livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne sauroit être trop promptement poursuivi; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil ouvrage, digne comme eux de toute sa sévérité.

Que c'est l'objet des conclusions par écrit qu'ils laissent à la Cour avec un exemplaire du livre; et se sont les Gens du Roi retirés.

Eux retirés:

Vu le livre en quatre tomes in-8°. inti-

tulé, *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève.* Sanabilibus ægrotamur malis; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec, de Irâ, Lib. XI, cap. XIII. tom. 1, 2, 3 et 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande et de Westfrise.* Conclusions du Procureur-Général du Roi; ouï le rapport de Me. Pierre-François Lenoir, Conseiller; la matiere mise en délibération:

LA COUR ordonne que ledit livre imprimé sera lacéré et brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Justice; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés; fait très expresses inhibitions et défenses à tous Libraires d'imprimer, vendre et débiter ledit livre, et à tous colporteurs, distributeurs ou autres de le colporter ou distribuer, à peine d'être poursuivis extraordinairement, et punis suivant la rigueur des ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi il sera informé pardevant le Conseiller-Rapporteur, pour les témoins qui se trouveront à Paris, et pardevant les Lieutenans-Criminels des Bailliages et Sénéchaussées du Ressort, pour les témoins qui seroient hors de ladite ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Distributeurs dudit livre;

pour, les informations faites, rapportées et communiquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis et par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; et cependant ordonne que le nommé J. J. Rousseau, dénommé au frontispice dudit livre, sera pris et appréhendé au corps, et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais, pour être ouï et interrogé pardevant ledit Conseiller-Rapporteur, sur les faits dudit livre, et répondre aux conclusions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; et où ledit J. J. Rousseau ne pourroit être pris et appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis et annotés, et à iceux Commissaires établis, jusqu'à ce qu'il ait obéi suivant l'Ordonnance; et à cet effet ordonne qu'un exemplaire dudit livre sera déposé au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du Procès. Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié et affiché par-tout où besoin sera. Fait en Parlement, le 9 Juin mil sept cent soixante-deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 *Juin* 1762, *ledit Ecrit mentionné ci-dessus a été lacéré et brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand-Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.*

Signé, YSABEAU.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHÉVÊQUE

DE PARIS,

Portant condamnation d'un livre qui a pour titre: Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève. *A Amsterdam, chez Jean Néâulme, Libraire*, 1762.

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine, et par la grace du Saint Siege Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de St. Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. A tous les Fidelles de notre Diocese : SALUT ET BENÉDICTION.

I. Saint PAUL a prédit, mes très chers Freres, qu'il viendroit *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu: des hommes d'un*

esprit corrompu et pervertis dans la Foi (a). Et dans quels temps malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres! L'incrédulité, enhardie par toutes les passions, se présente sous toutes les formes, afin de se proportionner, en quelque sorte, à tous les âges, à tous les caracteres, à tous les états. Tantôt pour s'insinuer dans des esprits qu'elle trouve déjà *ensorcelés par la bagatelle* (*), elle emprunte un style léger, agréable et frivole : de-là tant de romans également obscenes et impies, dont le but est d'amuser l'imagination, pour séduire l'esprit et corrompre le cœur. Tantôt affectant un air de profondeur et de sublimité dans ses vues, elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoissances, et prétend s'en autoriser pour secouer un joug qui, selon elle, déshonore l'humanité, la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuse contre le zèle de la Religion, et prêche la tolérance uniververselle avec emportement. Tantôt enfin, réunissant tous ces divers langages, elle mêle le sérieux à l'enjouement, des maximes pures à des obscénités, de grandes vérités à de grandes erreurs, la foi au

(a) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa; erunt homines seipsos amantes. . . elati, superbi, blasphemi.. .scelesti, criminatores....timidi et voluptatum amatores magis quàm Dei....homines corrupti mente et reprobi circa fidem. 2. Tim. C. 3. v. 1. 4. 8.

(b) Fascinatio nugationis obscurat bona. Sap. C. 4. v. 12.

blasphême; elle entreprend, en un mot, d'accorder les lumieres avec les ténebres, Jesus-Christ avec Bélial. Et tel est spécialement, M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être proposé dans un ouvrage récent, qui a pour titre: EMILE ou de L'Education. Du sein de l'erreur il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie, sans être véritablement philosophe; esprit doué d'une multitude de connoissances qui ne l'ont pas éclairé, et qui ont répandu des ténebres dans les autres esprits; caractere livré aux paradoxes d'opinions et de conduite; alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées, le zèle des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obscurité de la retraite avec le desir d'être connu de tout le monde. On l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivoit; préconiser l'excellence de l'Evangile, dont il détruisoit les dogmes; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses lecteurs. Il s'est fait le précepteur du genre humain pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du siecle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avoit abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes; dans une autre production plus récente, il avoit insinué le poison de la volupté en paroissant le proscrire : dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'irréligion.

II. Quelle entreprise, M. T. C. F. ! L'éducation de la jeunesse est un des objets les plus importans de la sollicitude et du zele des Pasteurs. Nous savons que pour réformer le monde, autant que le permettent la foiblesse et la corruption de notre nature, il suffiroit d'observer sous la direction et l'impression de la grace les premiers rayons de la raison humaine, de les saisir avec soin et de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par là ces esprits encore exempts de préjugés, seroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs, encore exempts de grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous et à nos coopérateurs dans le saint Ministere, de veiller ainsi sur les premiers momens de la jeunesse chrétienne; de lui distribuer le lait spirituel de la Religion *afin qu'il croisse pour le salut* (c); de préparer de bonne heure par de salutaires leçons, des adorateurs sinceres au vrai Dieu, des sujets fidelles au souverain, des hommes dignes d'être la ressource et l'ornement de la Patrie?

III. Or, M. T. C. F., l'Auteur d'EMILE propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens ni des hommes. Sous le vain prétexte de

(c) Sicut modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite : ut in eo crescatis in salutem. 1. Pec. c. 2.

rendre l'homme à lui-même, et de faire de son éleve l'éleve de la nature, il met en principe une assertion démentie, non-seulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les peuples et de tous les temps. *Posons*, dit-il, *pour maxime incontestable, que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des saintes Ecritures et de l'Eglise touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature. On perd de vue le rayon de lumiere qui nous fait connoître le mystere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F., il se trouve en nous un mêlange frappant de grandeur et de bassesse, d'ardeur pour la vérité et de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu et de penchant pour le vice: étonnant contraste, qui, en déconcertant la philosophie payenne, la laisse errer dans de vaines spéculations! contraste dont la révélation nous découvre la source dans la chûte déplorable de notre premier pere! L'homme se sent entrainé par une pente funeste: et comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de sagesse de vigilance; et si durant tout le cours de sa vie, il ne faisoit lui-même, sous la protection et avec les graces de son Dieu, des efforts puissans et continuels? Hélas! M. T. C. F., malgré les principes de l'éducation la plus saine et la plus vertueuse, malgré les pro-

messes les plus magnifiques de la religion, et les menaces les plus terribles, les écarts de la jeunesse ne sont encore que trop frequens, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas? C'est un torrent qui se déborde malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées : que seroit-ce donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots, et ne rompoit ses efforts?

IV. L'auteur d'Emile, qui ne reconnoît aucune religion, indique néanmoins, sans y penser, la voie qui conduit infailliblement à la vraie religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité; nous, qui ne voulons rien enseigner à notre Emile, qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons nous? à quelle secte aggrégerons-nous l'éleve de la nature? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là; nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de la raison doit le conduire.* Plût à Dieu, M. T. C. F., que cet objet eût été bien rempli! Si l'auteur eût réellement *mis son éleve en état de choisir, entre toutes les religions, celle où le meilleur usage de la raison doit conduire*, il l'eût immanquablement préparé aux leçons du christianisme. Car, M. T. C. F., la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique; et le culte chrétien est essentiellement *un culte raisonnable* (*). En effet, *si le*

(d) Rationabile obsequium vestrum. *Rom. C.* 12. v. 1.

meilleur usage de notre raison ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre foi seroit vaine, nos espérances seroient chimériques. Mais comment ce *meilleur usage* de la raison nous conduit-il au bien inestimable de la foi, et de là au terme précieux du salut? C'est à la raison elle même que nous en appellóns. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de savoir s'il a daigné parler aux hommes, autrement que par les impressions de la nature. Il faut donc examiner si les faits qui constatent la révélation, ne sont pas supérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuse. Cent fois l'incrédulité a tâché de détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves; et cent fois sa critique a été convaincue d'impuissance. Dieu, par la révélation, s'est rendu témoignage à lui-même, et ce témoignage est évidemment *très digne de foi* (*). Que reste-t-il donc à l'homme qui fait *le meilleur usage de sa raison*, sinon d'acquiescer à ce témoignage? C'est votre grace, ô mon Dieu! qui consomme cette oeuvre de lumiere; c'est elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame chrétienne: mais le développement des preuves, et la force des motifs ont préalablement occupé, épuré la raison; et c'est dans ce travail, aussi noble qu'indispensable, que consiste ce *meilleur usage*

(e) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. *Psal,* 92. v. 5.

de la raison, dont l'auteur d'Emile entreprend de parler sans en avoir une notion fixe et véritable.

V. Pour trouver la jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de religion. Et voilà pourquoi, selon lui, *connoitre le bien et le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant... J'aimerois autant*, ajoute-il, *exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

VI. Sans doute, M. T. C. F., que le jugement humain a ses progrès, et ne se forme que par degrés. Mais s'ensuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoisse point la différence du bien et du mal; qu'il confonde la sagesse avec la folie; la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien; que lui désobéir est un mal? Le prétendre, M. T. C. F., c'est calomnier la nature humaine, en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.

VII. „ Tout enfant qui croit en Dieu, „ *dit encore cet auteur*, est idolâtre ou an- „ tropomorphite „. Mais s'il est idolâtre, il croit donc plusieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des simulacres insensibles? S'il n'est qu'antropomorphite, en reconnoissant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut supposer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation chrétienne. Que si l'éduca-

tion a été vicieuse à cet égard, il est souverainement injuste d'imputer à la religion ce qui n'est que la faute de ceux qui l'enseignent mal. Au surplus, l'âge de dix ans n'est point l'âge d'un philosophe ; un enfant, quoique bien instruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'est rien de ce qui tombe ou de ce qui peut tomber sous le sens; que c'est une intelligence infinie, qui, douée d'une puissance suprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion assortie à la portée de son jugement. Il n'est pas douteux qu'un athée, par ses sophismes, viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune croyant: mais toute l'adresse du sophiste ne fera certainement pas que cet enfant, lorsqu'il croit en Dieu, soit *idolâtre* ou *antropomorphite*, c'est-à-dire, qu'il ne croie que l'existence d'une chimere.

VIII. L'auteur va plus loin, M.T.C.F. il *n'accorde pas même à un jeune homme de quinze ans la faculté de croire en Dieu.* L'homme ne saura donc pas même à cet âge s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a point: toute la nature aura beau annoncer la gloire de son Créateur, il n'entendra rien à son langage! il existera sans savoir à quoi il doit son existence! et ce sera la sainte raison elle-même qui le plongera dans ses ténebres! C'est ainsi, M.T.C.F., que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obscurcir de ces noires vapeurs le flambeau que la religion présente à tous les âges de la vie humaine. Saint Augustin

raisonnoit bien sur d'autres principes, quand il disoit, en parlant des premieres années de sa jeunesse : „ Je tombai dès ce temps-là, Seigneur, entre les mains de quelques-uns de ceux qui ont soin de vous invoquer; et je compris par ce qu'ils me disoient de vous, et selon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, que vous étiez quelque chose de grand, et qu'encore que vous fussiez invisible et hors de la portée de nos sens, vous pouviez nous exaucer et nous secourir. Aussi commençai-je dès mon enfance à vous prier, et vous regarder comme mon recours et mon appui; et à mesure que ma langue se dénouoit, j'employois ses premiers mouvemens à vous invoquer „ (*Lib.* 1. *Confess. Chap. IX*).

IX. Continuons, M. T. C. F., de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'EMILE. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance si profonde par rapport aux attributs et aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de se connoître eux-mêmes? Sauront-ils si leur ame est une substance absolument distinguée de la matiere? ou se regarderont-ils comme des êtres purement matériels et soumis aux seules loix du mécanisme? L'auteur d'EMILE doute qu'à dix huit ans il soit encore temps que son Eleve apprenne s'il a une ame: il pense que *s'il l'apprend plutôt, il court risque de ne le savoir jamais.* Ne veut-il pas du moins que la jeunesse soit susceptible

de la connoissance de ses devoirs? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets physiques qui puissent intéresser les enfans, surtout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, et qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poison de l'opinion.* Il veut, en conséquence, que tous les soins de la premiere éducation soient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel et de terrestre : *exercez*, dit-il, *son corps, ses organes, ses sens, ses forces; mais tenez son ame oisive autant qu'il se pourra.* C'est que cette oisiveté lui a paru nécessaire pour disposer l'ame aux erreurs qu'il se proposoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enseigner la sagesse à l'homme que dans le temps où il sera dominé par la fougue des passions naissantes, n'est-ce pas la lui présenter dans le dessein qu'il la rejette?

X. Qu'une semblable éducation, M. T. C. F., est opposée à celle que prescrivent de concert la vraie religion et la saine raison? Toutes deux veulent qu'un maître sage et vigilant épie en quelque sorte dans son éleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité; les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'est-il pas plus avantageux de prévenir les obstacles, que d'avoir à les surmonter? Combien n'est-il pas à craindre que, si les impressions du vice précedent les leçons de la vertu, l'homme parvenu à un certain âge ne manque de courage

ou de volonté pour résister au vice ?
Une heureuse expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les déréglemens d'une jeunesse imprudente et emportée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance?

XI. Au reste, M. T. C. F., ne soyons point surpris que l'Auteur d'EMILE remette à un temps si reculé la connoissance de l'existence de Dieu : il ne la croit pas nécessaire au salut. *Il est clair*, dit il par l'organe d'un personnage chimérique, *il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse, sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre, si son aveuglement n'a point été volontaire, et je dis qu'il ne l'est pas toujours.* Remarquez, M. T. C. F., qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvu de l'usage de sa raison, mais uniquement de celui dont la raison ne sera point aidée de l'instruction. Or, une telle prétention est souverainement absurde, surtout dans le système d'un écrivain qui soutient que la raison est absolument saine. Saint Paul assure qu'entre les Philosophes Païens, plusieurs sont parvenus, par les seules forces de la raison, à la connoissance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu*, dit cet Apôtre, *leur a été manifesté, Dieu le leur ayant fait connoître : la considération des choses qui ont été faites dès la création du monde leur ayant rendu visible ce qui est invisible en Dieu, sa puissance même éternelle et sa divinité, en sorte qu'ils*

sont sans excuse, puisqu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu graces, mais ils se sont perdus dans la vanité de leur raisonnement, et leur esprit insensé a été obscurci : en se disant sages, ils sont devenus fous (f).

XII. Or, si tel a été le crime de ces hommes, lesquels, bien qu'assujettis par les préjugés de leur éducation au culte des idoles, n'ont pas laissé d'atteindre à la connoissance de Dieu; comment ceux qui n'ont point de pareils obstacles à vaincre, seroient-ils innocens et justes, au point de mériter de jouir de la présence de Dieu dans l'autre vie? Comment seroient-ils excusables (avec une raison saine telle que l'auteur la suppose) d'avoir joui durant cette vie du grand spectacle de la nature, et d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conserve et la gouverne?

XIII. Le même écrivain, M. T. C. F., embrasse ouvertement le scepticisme, par rapport à la création, et à l'unité de Dieu. *Je sais*, fait-il dire encore au personnage supposé qui lui sert d'organe, *je sais que*

(f) Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, à creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles ; quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum ; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom. C.* 1. *v.* 19. 22.

le monde est gouverné par une volonté puissante et sage, je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir : mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature? Je n'en sais rien, et que m'importe?.... Je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite et supérieures à ma raison. Que veut donc dire cet auteur téméraire? Il croit que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage: il avoue que cela lui importe à savoir; et cependant *il ne sait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un seul principe des choses*, ou s'il y en a plusieurs; et il prétend qu'il lui importe peu de le savoir. S'il y a une volonté puissante et sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses? et peut-il être plus important de savoir l'un que l'autre? Quel langage contradictoire! Il ne sait *quelle est la nature* de Dieu, et bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté et de bonté; n'est ce donc pas là avoir une idée de la nature divine? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse et supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité desDieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de*

Dieu (*). Admettre un Dieu, c'est admettre un Etre suprême et indépendant auquel tous les autres êtres soient subordonnés. Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.

XIV. Il n'est pas étonnant, M. T. C. F., qu'un homme qui donne dans de pareils écarts, touchant la Divinité, s'éleve contre la religion qu'elle nous a révélée. A l'entendre, toutes ces révélations en général *ne font que dégrader Dieu, en lui donnant des passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre*, poursuit-il, *je vois que les dogmes particuliers les embrouillent*; *que loin de les ennoblir, ils les avilissent: qu'aux mysteres inconcevables qui les environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes.* C'est bien plutôt à cet auteur, M. T. C. F., qu'on peut reprocher l'inconséquence et l'absurdité. C'est bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille et qui avilit les notions du grand Etre, puisqu'il attaque directement son essence, en révoquant en doute son unité.

XV. Il a senti que la vérité de la révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette révélation, et ces miracles nous ayant été transmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *Quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? que d'hommes*

(*) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronunciavit: Deus si non unus est, non est. *Tertul. advers. Marcionem. Liv.* 1.

entre Dieu et moi! Pour que cette plainte fût sensée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir conclure que la révélation est fausse dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire : Dieu ne peut exiger de moi que je croie ce qu'on m'assure qu'il a dit, dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé sa parole. Mais n'est-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la révélation chrétienne, dont il seroit absurde de douter? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains l'auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athenes, cette Rome, dont il vante si souvent et avec tant d'assurance, les loix, les mœurs et les héros? Que d'hommes entre lui et les événemens qui concernent les origines et la fortune de ces anciennes Républiques! Que d'hommes entre lui et les historiens qui ont conservée la mémoire de ces événemens! Son scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité.

XVI. *Qu'un homme*, ajoute-t-il plus loin, *vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce les volontés du Très-Haut : reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course; aux étoiles, de former un autre arrangement; aux montagnes, de s'applanir; aux flots, de s'élever; à la terre, de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la nature?* Qui ne croiroit,

M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la sorte, ne demande qu'à voir des miracles pour être chrétien? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoute : *Reste enfin*, dit-il, *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine..... Or, que faire en pareil cas? Une seule chose : revenir au raisonnement, et laisser là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir.* C'est dire : qu'on me montre des miracles, et je croirai : qu'on me montre des miracles, et je refuserai encore de croire. Quelle inconséquence! quelle absurdité! Mais apprenez donc une bonne fois, M. T. C. F., que dans la question des miracles, on ne se permet point le sophisme reproché par l'auteur du livre de l'EDUCATION. Quand une doctrine est reconnue vraie, divine, fondée sur une révélation certaine, on s'en sert pour juger des miracles, c'est-à-dire, pour rejeter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle, qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'envoyé du Très-Haut, confirme sa mission, sa prédication, par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine et les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage, selon les divers point de vue où l'on se place dans l'étude et dans l'enseignement de la religion. Il

ne se trouve là ni abus du raisonnement, ni sophisme ridicule, ni cercle vicieux. C'est ce qu'on a démontré cent fois; et il est probable que l'auteur d'EMILE n'ignore point ces démonstrations; mais dans le plan qu'il s'est fait d'envelopper de nuages toute religion révélée, toute opération surnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raison; il nous représente comme des enthousiastes, qu'un faux zèle aveugle au point de prouver deux principes, l'un par l'autre, sans diversité d'objets ni de méthode. Où est donc, M. T. C. F., la bonne foi philosophique dont se pare cet Ecrivain?

XVII. On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui attestent la révélation chrétienne, le même auteur y défere cependant de la maniere la plus positive, la plus solemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F., et en même temps pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son ouvrage: *J'avoue que la majesté de l'Ecriture m'étonne; la sainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe; qu'ils sont petits auprès de celui-là? Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux Sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grace touchante dans ses instruc-*

tions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le Sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation?...... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir?..... Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ....Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.
Il seroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'auteur ne le reconnoît qu'en conséquence des témoignages humains. Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu et lui! Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ses propres aveux. Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : *Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni*

d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Être toujours modeste et circonspect..... Respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être qui seul sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté. Mais le scepticisme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorsqu'on refuse de se soumettre à la doctrine d'un livre qui ne sauroit être inventé par les hommes? Lorsque ce livre porte des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros? C'est bien ici qu'on peut dire que l'*iniquité a menti contre elle-même* (g).

XVIII. Il semble, M. T. C. F., que cet auteur n'a rejeté la révélation, que pour s'en tenir à la religion naturelle: *Ce que Dieu veut qu'un homme fasse*, dit-il, *il ne le lui fait pas dire par un autre homme: il le lui dit à lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.* Quoi donc! Dieu n'a-t-il pas écrit au fond de nos cœurs l'obligation de se soumettre à lui, dès que nous sommes sûrs que c'est lui qui a parlé? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de sa divine parole? Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont, de l'aveu même de l'auteur d'EMILE, moins attestés que ceux de Jesus-Christ. La religion naturelle conduit donc elle-meme à la religion révélée. Mais est-il bien certain qu'il admette même la religion naturelle, ou que

(g) Mentita est iniquitas sibi. *Psal.* 26. v. 12.

du moins il en reconnoisse la nécessité. Non? M. T. C. F., *Si je me trompe*, dit-il, *c'est de bonne foi. Cela me suffit, pour que mon erreur même ne me soit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il n'y auroit pas de mal à cela*; c'est-à-dire, que, selon lui, il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité; que cette persuasion, fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs, ne peut jamais être un sujet de reproche; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage et religieux celui qui, adoptant les erreurs mêmes de l'athéisme, dira qu'il est de bonne foi. Or, n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions, à tous les systêmes fanatiques, à tous les délires de l'esprit humain? N'est-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans? Ah! M. T. C. F., ne prenez point le change sur ce point. La bonne foi n'est estimable que quand elle est éclairée et docile. Il nous est ordonné d'étudier notre religion, et de croire avec simplicité. Nous avons pour garant des promesses l'autorité de l'Eglise: apprenons à la bien connoître, et jettons-nous ensuite dans son sein. Alors nous pourrons compter sur notre bonne foi, vivre dans la paix, et attendre, sans trouble, le moment de la lumiere éternelle.

XIX. Quelle insigne mauvaise foi n'éclate pas encore dans la maniere dont l'incrédule que nous réfutons, fait raisonner le chrétien et le catholique!

Quels discours pleins d'inepties ne prête-t-il pas à l'un et à l'autre, pour les rendre méprisables! Il imagine un dialogue, entre un chrétien, qu'il traite d'*inspiré*, et l'incrédule, qu'il qualifie de *raisonneur*; et voici comme il fait parler le premier: *La raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie; mais moi, je vous apprends de la part de Dieu, que c'est la partie qui est plus grande que le tout*; à quoi l'incrédule répond: *Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu se contredit; et à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raison des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité?*

XX. Mais de quel front, M. T. C. F., ose-t-on prêter au chrétien un pareil langage? Le Dieu de la raison, disons-nous, est aussi le Dieu de la révélation. La raison et la révélation sont les deux organes par lesquels il lui a plu de se faire entendre aux hommes, soit pour les instruire de la vérité, soit pour leur intimer ses ordres. Si l'un de ces deux organes étoit opposé à l'autre, il est constant que Dieu seroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu se contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhensibles? Vous dites, ô impies! que les dogmes que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles: mais il ne suffit pas de le dire. S'il vous étoit possible de le prouver, il y a long-temps que vous l'auriez fait, et que vous auriez poussé des cris de victoire.

XXI. La mauvaise foi de l'auteur d'EMILE n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un catholique prétendu. *Nos catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a le droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., à entendre cet imposteur, que l'autorité de l'Eglise n'est prouvée que par ses propres décisions, et qu'elle procede ainsi : *Je décide que je suis infaillible, donc je le suis* : imputation calomnieuse, M. T. C. F. La constitution du christianisme, l'esprit de l'Evangile, les erreurs mêmes et la foiblesse de l'esprit humain, tendent à démontrer que l'Eglise établie par Jésus-Christ, est une Eglise infaillible. Nous assurons que, comme ce divin Législateur a toujours enseigné la vérité, son Eglise l'enseigne aussi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Eglise, non par l'autorité de l'Eglise, mais par celle de Jesus-Christ : procédé non moins exact que celui qu'on nous reproche est ridicule et insensé.

XXII. Ce n'est pas d'aujourd'hui, M. T. C. F., que l'esprit d'irréligion est un esprit d'indépendance et de révolte. Et comment en effet ces hommes audacieux, qui refusent de se soumettre à l'autorité de Dieu même, respecteroient-ils celle des Rois, qui sont les images de Dieu, ou celle des

Magistrats, qui sont les images des Rois? *Songe*, dit l'auteur d'EMILE à son Eleve, *qu'elle* (l'espece humaine) *est composée essentiellement de la collection des peuples; que quand tous les Rois... en seroient ôtés, il n'y paroitroit gueres, et que les choses n'en iroient pas plus mal... Toujours*, dit il plus loin, *la multitude sera sacrifiée au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier: toujours ces noms spécieux de justice et de subordination serviront d'instrument à la violence, et d'armes à l'iniquité. D'où il suit*, continue-t-il, *que les ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due selon la justice et la raison!* Ainsi donc M. T. C. F., l'impiété ose critiquer les intentions de celui par *qui regnent les Rois* (*h*): ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, et tous les malheurs qui en sont la suite. Mais que vous dit la religion? *Craignez Dieu: respectez le Roi....* (*i*) *Que tout homme soit soumis aux puissances supérieures: car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Quiconque résiste donc aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes* (*k*).

(*h*) Per me Reges regnant. *Prov. C.* 8. *v.* 15.
(*i*) Deum timete: Regem honorificate. *Pet. C.* 2. *v.* 17.
(*k*) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita

XXIII. Oui, M. T. C. F., dans tout ce qui est de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, et à ceux qui exercent son autorité, comme à Dieu même. Les seuls intérêts de l'Etre suprême peuvent mettre des bornes à votre soumission; et si on vouloit vous punir de votre fidélité à ses ordres, vous devriez encore souffrir avec patience et sans murmure. Les Nérons, les Domitien eux-mêmes, qui aimerent mieux être les fléaux de la terre que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'abus de leur puissance. *Les chrétiens*, dit Saint Augustin, *leur obéissoient dans le temps à cause du Dieu de l'Eternité* (*l*).

XXIV. Nous ne vous avons exposé, M. T. C. F., qu'une partie des impiétés contenues dans ce traité de l'EDUCATION, ouvrage également digne des anathêmes de l'Eglise et de la sévérité des lois : et que faut-il de plus pour vous en inspirer une juste horreur? Malheur à vous, malheur à la société, si vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE! Comme il n'y a que la religion qui nous ait appris à connoître l'homme, sa grandeur, sa misere, sa destinée future, il n'appartient aussi qu'à elle seule de former sa raison, de perfectionner ses mœurs, de lui procurer un bonheur solide

sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque, qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. *Rom. C.* 13. *v.* 1. 2.

(*l*) Subditi erant propter Dominum æternum : etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Psal.* 124.

dans cette vie et dans l'autre. Nous savons, M. T. C. F., combien une éducation vraiment chrétienne est délicate et laborieuse : que de lumiere et de prudence n'exige-t-elle pas ? Quel admirable mêlange de douceur et de fermeté! quelle sagacité pour se proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens et des caracteres, sans s'écarter jamais en rien des regles du devoir! Quel zèle et quelle patience pour faire fructifier dans de jeunes cœurs le germe précieux de l'innocence, pour en déraciner, autant qu'il est possible, ces penchans vicieux, qui sont les tristes effets de notre corruption héréditaire; en un mot, pour leur apprendre, suivant la morale de Saint Paul, *à vivre en ce monde avec tempérance, selon la justice, et avec piété, en attendant la béatitude que nous espérons* (*m*)! Nous disons donc à tous ceux qui sont chargés du soin également pénible et honorable d'élever la jeunesse : Plantez et arrosez, dans la ferme espérance que le Seigneur secondant votre travail, donnera l'accroissement : *insistez à temps et à contre-temps*, selon le conseil du même Apôtre, *usez de réprimande, d'exhortation, de paroles séveres, sans perdre patience et sans cesser d'instruire* (*n*); surtout joignez

(*m*) Erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè et justè et piè vivamus in hoc sæculo expectantes beatam spem. *Tit. C.* 2. *v.* 12. 13.

(*n*) Insta opportunè, importunè : argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ 2. *Timot. C.* 4. *v.* 1, 2.

l'exemple à l'instruction : l'instruction sans l'exemple est un opprobre pour celui qui la donne, et un sujet de scandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux et charitable Tobie soit votre modele : *recommandez avec soin à vos enfans de faire des œuvres de justice et des aumônes, de se souvenir de Dieu, et de le bénir en tout temps dans la vérité, et de toutes leurs forces* (o); et votre postérité, comme celle de ce saint Patriarche, *sera aimée de Dieu et des hommes* (p).

XXV. Mais en quel temps l'éducation doit-elle commencer ? Dès les premiers rayons de l'intelligence ; et ces rayons sont quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de sa voie*, dit le Sage : *dans sa vieillesse même il ne s'en écartera point* (q). Tel est enfin le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des passions, et dans le sein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne sont une lumiere qui se ranime par intervalle pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abîme où il est plongé, et lui en montrer les issues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeunesse licencieuse, sont rentrés, par l'impression de cette lumiere,

(o) Filiis vestris mandate ut faciant justitias et eleemosinas, ut sint memores Dei et benedicant eum in omni tempore, in veritate et in totâ virtute suâ. *Tob. C.* 14. *v.* 11.

(p) Omnis autem cognatio ejus et omnis generatio ejus in bonâ vitâ et in sancta conversatione permansit, ita ut accepti essent tam Deo quàm hominibus et cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v.* 17.

(q) Adolescens juxtà viam suam, etiàm cùm senuerit non recedet ab eâ. *Prov. C.* 22. *v.* 6.

dans les routes de la sagesse, et ont honoré, par des vertus tardives, mais sinceres, l'humanité, la patrie et la religion!

XXVI. Il nous reste, en finissant, M. T.C.F., à vous conjurer, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette religion sainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés; de vous soutenir contre le débordement d'une philosophie insensée, qui ne se propose rien de moins que d'envahir l'héritage de Jesus-Christ, de rendre ses promesses vaines, et de le mettre au rang de ces fondateurs de religion, dont la doctrine frivole ou pernicieuse a prouvé l'imposture. La foi n'est méprisée, abandonnée, insultée, que par ceux qui ne la connoissent pas, ou dont elle gêne les désordres. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. L'Eglise chrétienne et catholique est le commencement de l'empire éternel de Jésus-Christ. *Rien de plus fort qu'elle*, s'écrie Saint Jean Damascene, *c'est un rocher que les flots ne renversent point; c'est une montagne que rien ne peut détruire* (*r*).

XXVII. A ces causes, vu le livre qui a pour titre: EMILE, *ou de l'éducation; par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève. A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire*, 1762. Après avoir pris l'avis de plusieurs per-

(*r*) Nihil Ecclesiâ valentiùs, rupe fortior est.... semper viget; cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non potest. *Damas. tom.* 2. *pag.* 462. 463.

TABLE

DES MATIERES,

Coutenues dans ce Volume.

Fin de la Table et 1er volume de Supplément.